

MUSÉE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE
UNIVERSITÉ DE MADAGASCAR

Travaux et Documents
N° XXIV

**QUELQUES ASPECTS DE LA VIE
DANS L'ANDROY**

par
Georges HEURTEBIZE



1986

MUSEE D'ART ET D'ARCHEOLOGIE
DE L'UNIVERSITE DE MADAGASCAR

TRAVAUX ET DOCUMENTS

n° 24

**QUELQUES ASPECTS DE LA VIE
DANS L'ANDROY
(Extrême-Sud de Madagascar)**

par **Georges HEURTEBIZE**

Georges HEURTEBIZE

QUELQUES ASPECTS DE LA VIE
DANS L'ANDROY
(Extrême-Sud de Madagascar)

Mémoire présenté en 1977 pour l'obtention du Diplôme
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris)

préparé sous la direction de M. Georges CONDOMINAS
dans le cadre du CeDRASEMI

(Centre de Documentation et de Recherche
sur l'Asie du Sud-Est et le Monde Insulindien)

INTRODUCTION

Je me suis fixé à Analamahery, petit village de l'Androy, dans l'extrême-Sud de Madagascar, en 1966. Je ne songeais pas à y faire de l'ethnographie, même en amateur. Mais je tenais un journal personnel qui, par la force des choses, parlait surtout de ce que je voyais faire autour de moi. Adopté dès le premier jour par une famille près de laquelle je vis toujours, considéré par tous les habitants non comme un étranger mais comme un ami, sinon un parent, je me trouvais témoin de leur vie quotidienne et aussi, spectateur ou participant, de nombreuses cérémonies familiales ou collectives qui, de la conjuration d'un mauvais rêve aux grandes funérailles, ponctuent le cours du temps. La matière du présent travail, qui se propose de faire connaître la façon de vivre actuelle des habitants de cette région, est donc puisée dans mes cahiers de notes. Il a été décidé à la suite d'une rencontre, en 1975, avec Monsieur Condominas, Directeur à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, que je tiens à remercier ici, puisque c'est à son instigation qu'il a été mis en chantier et grâce à lui qu'il voit le jour.

La période couverte ne s'étend que sur quatre ans, à partir de la fin de 1972. En effet, tous les cahiers antérieurs ont disparu en juillet 1972 avec une valise qui m'a été volée à Tananarive. Cependant, comme j'avais recopié dans des lettres de très longs passages de mes notes, en particulier au début de mon séjour, tout n'a pas été entièrement perdu de cette époque ; et c'est ainsi qu'il m'a paru utile, puisque c'était possible, de faire revivre

mes toutes premières impressions sur l'Androy, en avril 1966 puis en juillet lors de mon installation définitive.

L'aperçu de la vie tandroy qui est présenté ici revêt la forme d'une chronique. Il fallait, dans la masse de mes notes quotidiennes, en choisir les composants. Plutôt que de passer en revue superficiellement tous les sujets, il a paru préférable de grouper les extraits autour de deux centres d'intérêt seulement, le mariage et le deuil. Pour donner cependant une idée générale de ce que peut être la vie quotidienne dans un petit village de l'Androy, les anecdotes étrangères aux sujets principaux que les circonstances avaient incluses dans les passages retenus ont été conservées, et deux chapitres ont été consacrés à l'agriculture et aux aléas climatiques. Les nombreux types de cérémonies comportant le sacrifice d'un animal, avec ou sans la présence d'un ombiasa (devin-guérisseur) et les autres actes professionnels d'un ombiasa auraient pu constituer un troisième pôle d'intérêt, également très étendu - trop étendu ; quelques chapitres ("sandratse", conjurations) en donnent un aperçu.

Les nécessaires résumés ou explications intercalés parfois dans le texte sont distingués par une présentation typographique en retrait. Les noms de personnes ont été changés, mais les noms de villages ont été conservés. On les trouvera reportés sur la carte de la figure 1.

L'Androy ("le Pays des épines"), patrie des Tandroy ("ceux du pays des épines"), à l'extrême-Sud de Madagascar - environ 20.000 km² et 300.000 habitants - est caractérisé par une très grande sécheresse, qui se marque dans la flore et, malheureusement aussi, dans les fluctuations d'une production agricole précaire. On y déplorait autrefois des famines. Maintenant encore dans les mauvaises années, qui

reviennent souvent, on y souffre de disettes plus ou moins accusées. C'est sur le littoral que le manque d'eau est le plus grand, et c'est le long de la mer, dans une bande côtière large de trente à soixante kilomètres, que se développe une très étonnante forêt. Une adaptation extrême à la sécheresse y a en effet créé des arbres étranges : des Euphorbiacées qui sont bien des arbres par la taille et le port, mais complètement aphyllés ; des Didiéracées, qui n'existent nulle part ailleurs, et dont les longs bras cylindriques font penser à de très grands cierges mexicains... Le nom même du pays rappelle que plantes herbacées, arbustes et arbres portent très souvent des épines.

Dans la moitié Nord de l'Androy s'étend une savane arborée d'aspect moins désolant, bien que les arbres très particuliers du Sud y existent encore d'une façon sporadique. Mais les problèmes de l'eau, avec leur incidence sur la culture et l'élevage, y restent aigus. Car paradoxalement le Tandroy, habitant un pays souvent sans eau et sans herbe, est un grand éleveur dont tous les soins vont à son troupeau de moutons, de chèvres et surtout de boeufs (boeuf à bosse, ou zébu).

La forêt épineuse du Sud remonte presque jusqu'à Antanimora, au centre de l'Androy. La région dont il sera question ici se trouve au Nord-Ouest d'Antanimora, à l'Ouest de la grand-route, non goudronnée, qui relie Ambovombe, capitale de l'Androy, et plus loin Fort-Dauphin, aux hauts-plateaux du centre de Madagascar.

CHAPITRE I

AVRIL 1966 - PREMIER CONTACT AVEC L'ANDROY

" En 1966, j'avais parcouru à pied diverses régions
" de Madagascar. Au début d'avril, c'est une partie
" de l'Andròy¹ que j'allais traverser, depuis Beki-
" tro jusqu'aux environs d'Antanimòra.

*

* * *

Le samedi 2 avril, c'est sous un ciel gris qui lâche par moments un peu de crachin que je marche vers l'Est. Sur les sept kilomètres de parcours entre la rivière Volovôlo et le village d'Antanandava, je ne rencontre aucune habitation, mais à plusieurs reprises quelques champs de manioc souvent entourés d'une haie, haie vive d'agaves ou simple entassement de branchages.

A Antanandava, un garçon rencontré un kilomètre auparavant me promène d'abord de maison en maison en expliquant

1. Andròy, Tandroy - prononciation approximative : Androuille, Tandrouille. La syllabe accentuée est signalée par un accent grave (voir à la fin du volume l'annexe concernant la prononciation). Les habitants de l'Androy sont habituellement connus sous le nom d'Antandroy, car c'est leur appellation dans la langue de l'Imerina (région de Tananarive), langue officielle de fait de Madagascar. Mais il a paru préférable de leur redonner leur nom de Tandroy : leur nom, en effet, puisque c'est ainsi qu'ils se désignent eux-mêmes.

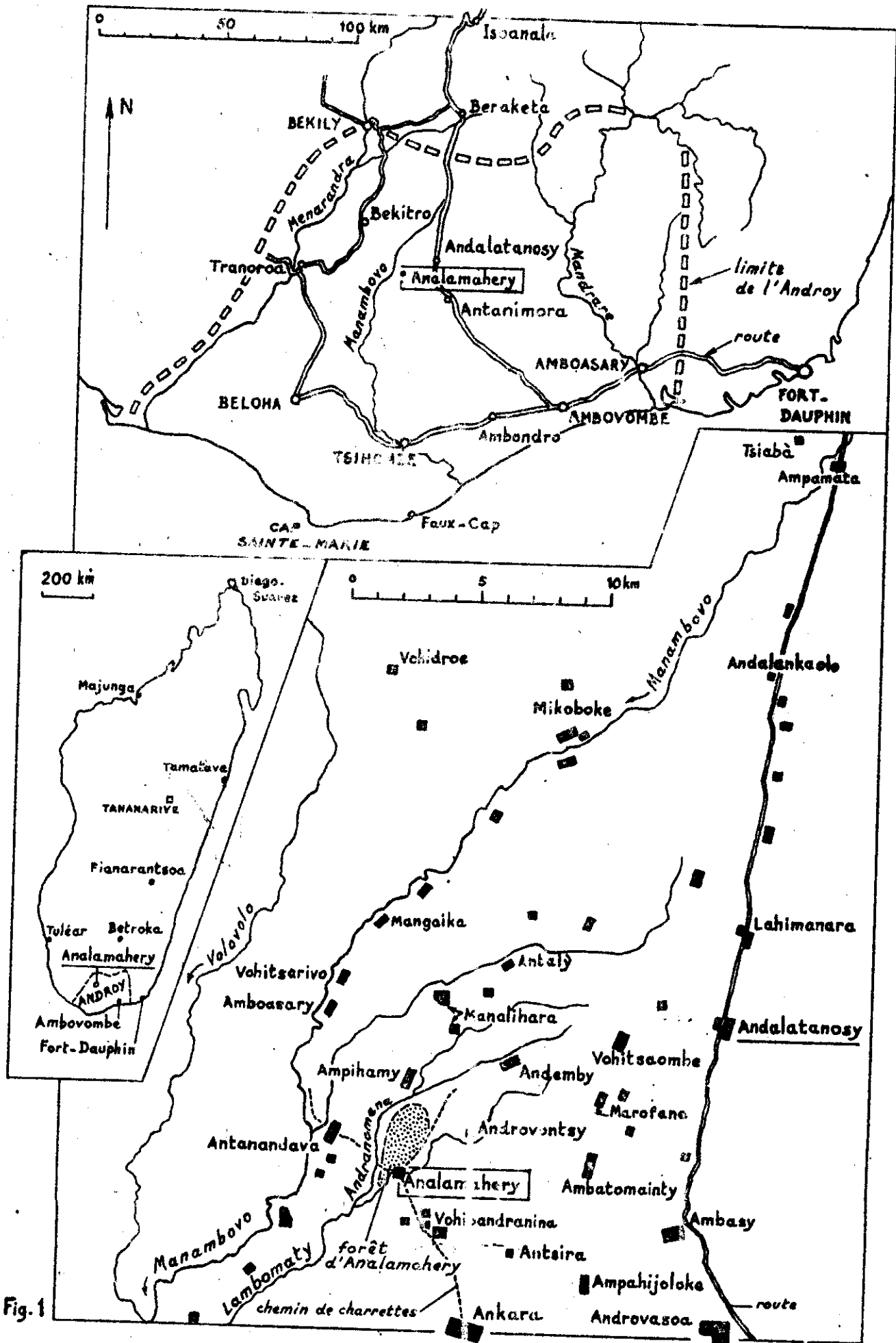


Fig. 1

d'où je viens. Je demande s'il y a du riz, et il me conduit à une femme qui va m'en piler (c'est un hasard et une chance: il y a rarement du riz dans un village tandroy). Mais midi arrive. On me dit qu'il n'y a pas de maison libre au village. Ayant trouvé un recoin bien propre et ombragé le long de la haie, je commence à y déballer mes affaires pour monter ma tente lorsqu'on vient me chercher : on va me donner une maison que les habitants débarrassent des quelques marmites et assiettes de tôle émaillée qui s'y trouvent. Ils se regroupent dans une maison semblable située à dix mètres, les deux cases se trouvant enfermées, pour mettre leurs toits hors de la portée des boeufs, dans une sorte de petite cour dont la palissade est faite de longues perches d'agave.

Les maisons tandroy, petites et basses, sont toutes bâties sur le même plan, bien qu'avec des matériaux divers. Elles sont carrées et mesurent 2,5 à 3m de côté. Les deux pignons sont tournés vers le Nord et vers le Sud. Il n'y a pas de fenêtre, mais souvent trois portes. Dans le pignon Nord, qui est la façade de la maison, s'ouvrent deux portes, ou parfois une seule qui est alors la porte Nord-Ouest. Une autre porte, qui est d'ailleurs moins utilisée, est ouverte dans la paroi Ouest, près de l'angle Sud-Ouest. Le caractère le plus remarquable de ces portes est leur exigüité. On n'y peut pénétrer qu'accroupi, et de côté, en passant une épaule après l'autre. Les gens minces et pressés, qui entrent et sortent rapidement de front, complètement cassés en deux, ébranlent à tous les coups les montants, des épaules et des hanches.

Les portes s'ouvrent à deux battants. Ceux-ci sont constitués chacun par une planche épaisse façonnée à la hache. J'ai bien l'impression que la scie est inconnue, et que chaque planche est un tronc d'arbre réduit sur deux faces uniquement à la hache. De nombreuses maisons sont faites entièrement en bois. Les planches qui forment les murs,

verticales, s'emboîtant plus ou moins bien les unes dans les autres, sont maintenues en haut et en bas dans les gorges de longues pièces de bois. Il n'y a aucune pointe dans toute la construction, aucune cheville même pour la rendre rigide, aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à voir de nombreuses maisons prendre des airs penchés.

Le toit est fait de longues herbes sèches, et c'est ce matériau aussi qui, dans d'autres maisons, constitue les murs. Parfois la face interne d'un tel mur végétal est enduite d'un revêtement à base de bouse de vache. Il en résulte une surface lisse et propre, mais qui a l'inconvénient de garder une odeur originelle fort sensible, si l'on approche trop son nez - c'est le cas pour la case que j'occupe à Antanandava. D'autres fois encore, la case est faite de terre maçonnée sur un bâti de bois qui n'y est pas toujours entièrement noyé, mais reste alors en partie apparent.

Je me trouve dans une maison à deux portes seulement, celle du Nord-Ouest dans la face Nord et celle du Sud-Ouest. De nombreux visages, de grandes personnes aussi bien que d'enfants, les obstruent sur toute leur hauteur pendant que je vide mon sac à dos. Le clou du spectacle, c'est toujours la popote, avec tous les ustensiles emboîtés, puis le petit réchaud Camping-Gaz quand je mets le riz à cuire. Ce qui a toujours beaucoup de succès aussi, auprès des hommes, c'est la carte que je déplie quand on parle de mon voyage, qu'on me demande comment je me dirige. Y voir les rivières, les pistes, leurs villages dont je lis les noms, les plonge dans la surprise et l'admiration. Et souvent on me demande plus tard de la ressortir pour un nouvel arrivant.

Pendant tout l'après-midi, il y a des visites. Les hommes entrent, s'accroupissent le long d'un mur ; d'ailleurs on ne saurait se tenir debout qu'au milieu de la case, sous la poutre faîtière. Les portes sont bouchées par les enfants qui pénètrent dans la maison peu à peu, sous la

7

poussée extérieure, et en sont périodiquement chassés par les hommes. De temps en temps un visage de femme apparaît pendant quelques minutes en haut de la porte. En fait, la conversation n'est guère animée, car nous avons de la peine à nous comprendre. Deux croquis d'enfants que j'exécute font une diversion. J'ai l'impression que les hommes font une visite de courtoisie en même temps qu'ils sont attirés par la curiosité.

A la fin de l'après-midi je sors faire un tour dans les environs immédiats. Je trouve un groupe de fillettes jouant aux osselets avec de petits cailloux. Je leur demande si on danse et chante souvent. Uniquement quand quelqu'un est mort, me disent-elles. Et elles acceptent volontiers de me montrer comment on danse : c'est seulement un piétinement accentué sur place, au rythme d'une marche normale. Mais ce qui est curieux, c'est l'accompagnement vocal. Ce n'est pas un chant, ce ne sont même pas des sons inarticulés mais qui seraient modulés par la voix. C'est un souffle rauque et court, une succession précipitée d'inspirations et d'expirations qui arrachent au fond de la gorge une sorte de râle scandé sur le rythme de la danse. Et l'effet est d'autant plus étrange que ces sons à peine humains sortent de la gorge de petites filles.

Le soir après manger, il y a réunion devant ma case. On y voit clair, car c'est bientôt la pleine lune. Je suis assis sur le seuil et plus de dix personnes, hommes et femmes, font cercle, accroupies ou assises par terre. Il y a des enfants aussi, et on me demande si je veux les voir danser. Bien sûr. Les filles, cinq ou six, se mettent sur un rang, avec devant elles deux garçons d'une dizaine d'années. Tout en marquant le rythme binaire par un piétinement sur place, pas très accentué, les filles chantent d'abord une courte chanson, puis les sons articulés cèdent la place au halètement grondant que j'ai déjà entendu l'après-midi. En

produisant ces mêmes sons, les deux garçons se mettent alors à danser aussi en marquant le pas sur place, vigoureusement, levant bien haut les genoux et frappant le sol du pied retombant à plat. Ils sont côte à côte, mais légèrement tournés de biais l'un vers l'autre, se regardant, un peu penchés, les bras balancés devant eux accompagnant le mouvement des pieds. Puis soudain, se redressant, ils lancent ensemble le même cri, deux ou trois syllabes que je ne comprends pas, et s'arrêtent. Mais aussitôt les filles recommencent, comme au début, leur courte chanson, et tout reprend de la même façon, et cela plusieurs fois de suite.

L'ensemble, rythme des mouvements et accompagnement vocal, n'est sans doute pas difficile à acquérir. En tout cas les enfants l'ont parfaitement exécuté, avec beaucoup de sérieux et de rigueur. Et j'acquiesce volontiers lorsqu'à la fin on me dit qu'ils ont mérité un cadeau. Puis les enfants disparaissent. Mais peu après c'est une troupe nombreuse, arrivant de plusieurs directions, qui se rassemble au son de tambours puis se dirige vers la rivière proche. Ils vont "mihisa", jouer, me dit-on. On m'explique que les garçons font la lutte, "ringa", sur le sable. Les enfants ont disparu derrière le rideau d'arbres en bordure de la rivière, mais on entend toujours les tambours, qui roulent sans trêve. Au bout d'un quart d'heure d'une conversation qui languit de plus en plus, je demande si je peux aller les voir. Mais bien sûr, me dit-on ; et je pars vers la rivière, accompagné de quelques jeunes gens.

Le groupe des filles est assis sur le sable. Il y a cinq joueuses de tambour, dont les instruments, en peau de boeuf, ont de 20 à près de 40cm de diamètre. Ils sont posés devant elles, et elles les frappent de deux courtes baguettes. Leur roulement maintient un rythme binaire sans défaillance, que les voix accompagnent par moments d'une courte phrase

musicale. Et devant elles, les garçons, vêtus de leur seul pagne, luttent, ou jouent à lutter, car il y en a de tout petits. Les lutteurs, par groupes de deux, essaient de se renverser. C'est une lutte en musique : entre chaque affrontement, ils se séparent de quelques pas, sautillant légèrement d'un pied sur l'autre au rythme des tambours. Derrière le groupe des filles, quelques garçons plus âgés, de plus de quinze ans, et quelques hommes, regardent, comme moi, sans prendre part à la lutte.

Bientôt d'ailleurs celle-ci s'arrête. Les lutteurs sont peut-être fatigués. Mais les joueuses de tambour, elles, sont infatigables. Elles se sont levées et maintenant elles courent dans le lit de la rivière, passant et repassant devant nous, sans cesser de battre du tambour, maintenu sous l'aisselle gauche par un cordonnet passant sur l'épaule. La plus jeune peut avoir huit ans, la plus âgée quatorze. Elles entraînent à leur suite une bande d'enfants, garçons et filles, dont la cohorte s'éloigne, revient, s'en va, repasse, glissant dans le sable, la lumière de la lune et le roulement des tambours.

Mais il fait du vent, la nuit est fraîche, froide même. Les garçons traînent sur le sable une grosse souche d'agave sèche et y mettent le feu. Autour des hautes flammes tout le monde se groupe, ou presque. Car quelques garçons, de temps en temps, se lancent un défi et se remettent à lutter. Les filles aux tambours, elles, ne se sont arrêtées qu'un moment ; elles ont déposé leurs instruments devant les flammes, pour retendre la peau, sans doute, et puis elles sont reparties. Leurs tambours sonnent sans relâche. Elles, parfois, s'immobilisent, le temps d'une chanson modulée sur quelques notes au rythme de leurs baguettes, et puis elles s'élancent à nouveau ; parfois c'est vraiment au pas de course ; parfois, plus lentement, c'est presque une danse aux pas divers, longs et glissés, courts et saccadés, qui tourne autour de nous.

La souche d'agave est presque consumée. On en apporte une seconde, qui s'embrase à son tour. C'est quand elle est presque entièrement brûlée que quelqu'un décide qu'il est maintenant temps de rentrer. Notre bande quitte la rivière et s'éparpille aussitôt vers les divers groupes de maisons.

Le lendemain dimanche, 3 avril, pendant que je prépare mon sac, les gens qui m'ont prêté la case me demandent si je peux soigner un bébé. Il s'agit de leur petite fille, qui a deux à trois ans. Elle porte au flanc une vilaine plaie, un trou rouge, large de 1,5cm, profond, suintant au milieu d'une zone de peau d'aspect malade. Je ne vois pas que je puisse faire grand'chose. Néanmoins je badigeonne de mercurochrome, puis j'applique une bande de Tricostéril. Ainsi bien désinfecté et maintenu propre plusieurs jours, cela pourrait peut-être déclencher le processus de cicatrisation.

Je ne marche pas longtemps ce dimanche matin. Il n'y a que quelques kilomètres jusqu'au village suivant, Analamahery, et je n'ai qu'à suivre la piste qui le relie à Antadava. Je pensais d'ailleurs aller un peu plus loin, jusqu'à un village nommé Maharitry sur la carte. Mais tandis que je longe Analamahery, un groupe de gens, qui m'a aperçu de loin, vient à moi et engage la conversation. Et ils n'ont pas l'air de connaître ce village. Nous discutons sur la carte. Pour nombre de villages beaucoup plus éloignés, ils m'en citent les noms et m'indiquent bien leur direction exacte. Mais celui-là, le plus proche d'après ma carte, ils paraissent l'ignorer. Et je décide donc de rester à Analamahery.

Analamahery est un gros village, dont encore une fois je ne verrai qu'une toute petite partie. Car les villages tandroy sont bien curieux. Il n'est pas possible de connaître d'un coup d'oeil leur importance, car ils sont constitués par de petits groupes de maisons qui, avec leur parc à boeufs clôturé de perches ou de branchages entrelacés, s'enferment et se cachent chacun derrière une haie d'agaves

ou parfois de cactus. Ces enclos, où vivent autant de familles, sont distants de cinquante, cent, deux cents mètres. Un village est donc très étendu. En circulant dans un rayon de deux cents mètres autour d'un enclos donné, on n'en découvre que quelques autres et on se demande de quel côté il faut chercher les suivants.

Analamahery est aussi le plus agréable village que j'aie vu, quant au site. La plus grande originalité du paysage, c'est sa platitude. Sur la carte au 1/100 000^e, où l'équidistance des courbes de niveau est de 25m, on peut faire plus de 10km sans en franchir une seule. Aussi est-il d'ailleurs difficile de s'y repérer, d'identifier les vagues chenaux que l'on rencontre parfois, sans qu'aucune dénivellation en marque le cours, avec les ruisseaux portés sur la carte. C'est la brousse, mais il y en a de plusieurs sortes. La plus banale est représentée par de grandes étendues d'herbe courte et jaune où poussent quelques arbres et arbustes dispersés. Quelques baobabs, au feuillage ridiculement réduit par rapport à l'énorme cylindre du tronc, en émergent parfois. Ailleurs, des buissons rabougris qui se touchent presque constituent un paysage peu engageant. Aspect très sympathique, au contraire, de beaux arbres aux feuillages épais, ou dont les branches retombent avec élégance, dispersés à dix ou vingt mètres les uns des autres sur un sol rigoureusement plat, très propre, ici sablonneux et là couvert de gazon ras. L'ensemble étant souvent rehaussé par quelques plantes grasses (plusieurs espèces d'aloès) ou arbres épineux d'aspect exotique, on se croirait parfois dans un parc savamment disposé et soigneusement entretenu. C'est précisément le cas de la zone que l'on traverse avant d'arriver à Analamahery. Une rivière passe cent mètres au-delà de l'enclos où je me suis arrêté, bordée d'arbres elle aussi. Mais elle est à sec, et il faut déjà faire un grand trou dans le sable pour trouver l'eau, à une cinquantaine de centimètres de

profondeur. Plus tard dans la saison, c'est une très grande excavation qu'il faut creuser pour avoir de l'eau, me dira-t-on.

Lorsque je demande à mes interlocuteurs s'il y a une maison vide, ils me disent oui tout de suite. Il y a là un homme, une femme, une jeune fille et quelques enfants. "Et puis voilà une femme pour vous", ajoute l'homme en me montrant la jeune fille. La veille au soir à Antanandava, après les danses des enfants devant la maison, l'homme assis près de moi m'avait dit tout à coup, en français (les seuls mots français que j'aie entendu sortir de sa bouche) en désignant les formes accroupies tout autour de nous : "Il y a là jolies femmes". C'était sans doute une invitation sérieuse. Par contre ce dimanche matin, la proposition est peut-être faite en manière de plaisanterie, malgré quelques allusions encore dans l'heure qui suit, car au bout de ce temps l'homme, qui n'est pas de la famille, nous quitte et ne réapparaît plus. Dans les deux autres villages qui suivront, Ambatomainty et Ambasy, on ne me fera plus de semblables propositions, dont on ne m'avait pas non plus parlé dans aucune de mes tournées précédentes. Il est tout de même curieux de voir que chez les Vêzo au Sud de Tuléar comme chez les Tandroy, ce sont toujours des hommes qui en ont pris l'initiative, jamais les femmes.

On m'a introduit dans une case entièrement en bois, qui est la plus belle, la plus propre que j'aie vue dans l'Androy. Il n'y a pas de lit, mais le sol et les murs sont tenus de fines nattes bien propres. Pas de foyer non plus, contrairement à la généralité des cas, entre les deux portes de la face Nord, mais une sorte de petite table basse portant quelques ustensiles de cuisine (un peu plus loin, une maison de même grandeur, également en bois, mais moins proprement arrangée, possède, elle, un foyer ; et entre ces deux cases une troisième, toute petite, est spécifiquement une cuisine).

Je suis arrivé de bonne heure, et avant que vienne le moment de mettre le riz à cuire, nous avons le temps de parler, de regarder à nouveau la carte. Des enfants entrent et sortent, quelques hommes font une courte visite, plusieurs jeunes gens d'une vingtaine d'années viennent aussi, dont les uns sont des voisins, les autres des parents. L'un de ces derniers, le soir, dormira avec moi dans cette case.

La jeune fille est allée passer une robe rouge à grandes fleurs. C'est une belle robe, pour aller au marché sans doute. Car chez les Tandroy, tous les vêtements habituels sont blancs (à l'origine tout au moins), en toile de coton naturel, qu'il s'agisse des robes des femmes, du lamba¹ qu'elles nouent par-dessus sur la poitrine, de celui que les hommes portent sur l'épaule ou dans lequel s'enroulent les enfants. C'est probablement une question de prix. Souvent le matin, les femmes n'ont pas leur robe, elles sont drapées seulement dans leur grand lamba, les épaules découvertes. Pour les vieilles femmes, restées fidèles au mode de vie d'autrefois, c'est généralement le seul vêtement pour toute la journée et souvent, aux heures chaudes, lorsqu'elles sont assises à tisser une natte, égroner du maïs ou simplement ne rien faire, elles le laissent glisser jusqu'à la taille.

Les hommes sont en pagne, car le short n'est encore guère répandu. Ils portent plus de bijoux que les femmes. Car si presque tout le monde, homme ou femme, a un poignet ou même les deux cerclés d'un bracelet d'argent, les hommes ont plus souvent que les femmes un collier aux perles de

1. Lamba : dans tout Madagascar, grande pièce d'étoffe dans laquelle on peut s'envelopper.

couleur. Et ce sont eux, les jeunes gens surtout, qui s'ornent la tête d'un peigne fiché dans leurs cheveux crépus, le mollet d'une sorte de bracelet fait d'une suite de petites pièces métalliques blanches, ou la cheville d'un anneau de cuir de chèvre dont pendent de longs poils. Souvent aussi ils portent au cou, suspendus à un cordonnet, de très petits objets aux formes bizarres, amulettes qui doivent les protéger des maladies ou des mauvais destins.

Les vêtements de toile de coton ont depuis longtemps perdu leur couleur blanche originelle pour prendre celle de la terre. Le manque d'eau peut expliquer la rareté des lessives. Les gens paraissent pourtant d'une grande propreté corporelle - en tout cas on ne sent auprès d'eux aucune mauvaise odeur. Dans les maisons on voit parfois quelques cafards, peu nombreux, mais de grande taille. Jamais de puces par contre, contrairement aux hauts-plateaux. Mais il y a des poux, car s'épouiller mutuellement est une fréquente occupation des femmes. J'en ai même vu qui opéraient le soir, dans le noir, claquant au hasard deux ongles l'un contre l'autre à travers une chevelure. Si la chasse pratiquée dans ces conditions est rentable, il faut croire que le gibier est abondant.

Ce qui laisse à désirer au point de vue propreté, c'est le village lui-même. Non qu'il y ait des tas d'ordures, car on ne prend même pas la peine d'en constituer, et tous les détritiques sont abandonnés au hasard. Le sol est partout jonché d'axes d'épis de maïs ; mais il est vrai que ce n'est pas sale. Par contre dans l'après-midi, je vois jetées devant la case les entrailles d'un poulet. Le soleil sans doute stérilise rapidement tout, puisqu'il n'y a pas de mauvaises odeurs, même pas en provenance des parcs à boeufs qui s'exhaussent sur l'amoncellement des bouses, devenues ici un amas de matière pulvérulente brune. Les parcs à boeufs à côté des maisons présentent quand même un inconvénient, les

mouches, dont on est envahi.

J'ai l'occasion de voir une fileuse, une vieille femme qui s'introduit dans la case peu après mon arrivée, et s'assied dans un coin. Elle apporte dans un rond de vannerie plat une masse de coton que les gens me disent récolter eux-mêmes ; ils vont en effet m'en chercher une capsule. La vieille femme en façonne d'abord un cordonnet vapoureux de un à deux centimètres de diamètre. Puis elle en attache l'extrémité sur son fuseau, axe de bois très bien poli, long d'une quarantaine de centimètres. Elle fait tourner le fuseau entre les doigts de la main droite ; par moments elle le lance en le roulant du plat de la main sur la cuisse, et la baguette tourne très vite. Du tuban de coton qu'elle secoue doucement de la main gauche, le fil sort comme par magie, arrive sur la pointe conique du fuseau dont il fait deux ou trois fois le tour, puis s'accumule sur le manche derrière cette pointe.

Le fil ainsi formé est utilisé sur place, tel quel. Sous un arbre derrière la case est installé, tendu entre quelques piquets, un métier sur lequel un pagne est en cours de tissage.

Dans la matinée toujours, on me montre un garçonnet qui présente des plaies semblables à celle que j'ai soignée le matin sur une petite fille d'Artanandava, et auxquelles j'applique le même traitement. Si j'étais médecin et avais des médicaments, je pourrais en distribuer beaucoup. Il n'est guère de village où une personne au moins n'vienne me demander si j'ai quelque chose pour le mal de ventre, un mal d'estomac ou une douleur dans le bras. Je suis obligé de les décevoir, de répondre négativement. Seuls ceux qui se plaignent de la tête gagnent de l'Aspirine, mais je ne suis pas certain que tous ces maux de tête soient bien réels. Quelquefois au moins, j'ai l'impression que c'est pour le plaisir que l'on vient quémander ainsi.

D'autres choses peut-être plus immédiatement utiles feraient aussi bien plaisir, mais je n'ai pas grand'chose à distribuer. Au cours de ma tournée j'ai cependant égrené la moitié d'une bougie (pas pour s'éclairer, mais pour arranger les cheveux), la moitié de mon savon, un morceau de crayon, quelques pincées d'allumettes. Je sais qu'il ne faut pas jeter les boîtes de conserve ; elles sont toujours soigneusement récupérées.

La compagnie est nombreuse pendant tout l'après-midi : un homme parfois, la maîtresse de maison pendant quelques instants, des filles, des enfants qui vont et viennent, et surtout des jeunes gens, des garçons d'une vingtaine d'années. L'un d'entre eux, de beaucoup le plus jeune - il peut avoir quatorze ans - parle un peu le français. Il fréquente en effet l'école d'Andalatanosy, gros village et chef-lieu de canton situé à une quinzaine de kilomètres au Nord-Est sur la route de Fort-Dauphin. Il parle très lentement, me dit à chaque instant "oui monsieur" avec application. Il s'intéresse pendant très longtemps aux cartes, non seulement à la carte au 1/100 000^e qui donne le détail de sa région, mais aussi à la grande carte au 1/500 000^e qui représente tout le Sud de Madagascar. Il est le seul à savoir lire.

Mais on ne fait pas que parler. Vers quatre heures on apporte un poulet, et on vient me le présenter d'abord, avec un grand couteau ; car on pense que ce pourrait être "fàdy" (interdit, tabou) pour moi de manger du poulet tué par un Tandroy. Je les rassure, leur dis qu'ils peuvent égorger la bête eux-mêmes. Quand le poulet a été cuit (à l'eau), chacun en prend un morceau, et tout a bientôt disparu. A plusieurs reprises aussi, avant et après le poulet, on apporte de pleines cuvettes d'arachides cuites également à l'eau. C'est bon aussi, de cette façon. Chacun prend à pleines mains, épluche avec célérité. Et puis l'on fume.

Une toute petite pincée de tabac est enroulée dans un fragment de feuille de maïs, ou plus exactement de la spathe vert très clair qui entoure l'épi. La cigarette terminée peut avoir quatre centimètres de long, un demi-centimètre de diamètre, et le poids de l'enveloppe y est certainement supérieur à celui du tabac. Ce dernier provient de cigarettes du commerce, et je suis sûr qu'avec une seule on doit pouvoir former pas loin de dix de ces cigarettes de maïs. Elles sont allumées à un gros briquet, elles se consomment très rapidement, mais elles ont le temps de passer prestement de bouche en bouche, chacun tirant une ou deux bouffées. Tout le monde paraît y prendre grand plaisir, y compris les enfants, garçons et filles, à partir de dix-douze ans.

Le soir, à la lumière d'une de mes bougies, je mange en compagnie du grand jeune homme qui dormira dans cette même case. Nous faisons un échange. Je lui passe le riz que j'avais préparé contre des épis de maïs cuits à l'eau. Cela nous change l'un et l'autre de notre nourriture habituelle. Il y a du lait caillé, comme à tous les repas, de grands bols dont je ne prends qu'une petite quantité.

Et puis c'est la veillée, qui cette fois a lieu dans la case. Et comme celle-ci est bien pleine, la plupart des enfants restent dehors. A l'intérieur ce sont les mêmes que dans l'après-midi. Nous sommes quelques-uns assis contre le mur, mais d'autres, quatre ou cinq jeunes gens, sont allongés côte à côte, enveloppés dans leur lamba. On ne dit pas grand-chose, mais de temps en temps deux d'entre eux chantent. C'est un duo, et si je n'en comprends pas les paroles c'est, en plus des difficultés habituelles, qu'elles sont à peine articulées. Les voix suivent deux lignes mélodiques sans grande variation de hauteur, qui se déroulent sans heurts, sans rythme bien marqué, d'un ton feutré, un peu nasillard. Que racontent ces chants étranges? Je ne sais même pas qui sont les chanteurs ; ils sont parmi les formes

blanches allongées, dont aucune ne bouge.

Tout le monde partira à la fois, sauf le grand cousin qui doit dormir aussi là. Il s'enroule dans son lamba. Moi qui m'enveloppe dans une couverture, je n'ai pas trop chaud. L'hiver est pourtant encore loin, mais déjà les nuits sont vraiment froides. Elles sont courtes aussi. Car on se couche tard, et on se lève tôt, pour certains du moins : c'est plus d'une heure avant l'aube que j'entends défiler le long de la maison un troupeau de boeufs.

Le lundi j'ai sept à huit kilomètres jusqu'à ma prochaine étape, Ambatomainty. Pour la première fois depuis Bekitro je cesse de marcher à plat. Au départ d'Analamahery une pente longue et douce m'amène sur une colline, mais qui ne domine pas de plus de cinquante mètres l'immense paysage vers lequel je me retourne, aussi plat, aussi illimité que la mer. De l'autre côté de la colline, c'est à nouveau la même plaine, mais bornée cette fois, à dix ou vingt kilomètres, par plusieurs montagnes isolées et abruptes qui en surgissent comme des îles.

Un kilomètre avant Ambatomainty, je traverse un bas-fond très relatif, où cependant a pu être cultivé un peu de riz (chose tout à fait exceptionnelle dans l'Androy). Des gens sont justement en train de le moissonner. Ils engagent la conversation, me demandent d'où je viens, où je vais. Quand ils apprennent que je compte m'arrêter au village, ils proposent de me vendre des oeufs. Ils m'en apporteront en effet un peu plus tard.

En arrivant aux abords du village, je dépose mon sac sous un petit arbre isolé. Tout est désert. Mais bientôt plusieurs hommes s'approchent, puis une femme. Nous parlons, nous regardons la carte, et c'est eux-mêmes qui me proposent d'aller à leur maison. On me débarrasse une petite case.

Elle a la même taille que celle d'Antanandava ; la disposition des deux portes est rigoureusement identique ; deux hommes se sont accroupis le long du mur à l'intérieur, et les mêmes visages d'enfants se pressent aux portes ; si bien qu'en vidant mon sac, puis en mettant ma cuisine en marche, j'ai l'impression de revivre à quarante-huit heures d'intervalle exactement la même scène.

Pendant l'après-midi, je fais le croquis d'un homme assis au pied d'un arbre, bien enveloppé dans son lamba, puis d'une petite fille. On me propose d'écouter un instrument, le "jèjo làva", que va chercher un jeune garçon. C'est sans doute ce que les musicologues appellent une cithare sur arc. L'arc est muni à sa base d'unealebasse. Celle-ci est une chambre de résonance dont le musicien fait varier le volume et l'action amplificatrice en l'éloignant et la rapprochant de son estomac. Il frappe l'unique corde d'une très petite baguette souple, et il peut en tirer deux notes grâce au cornet de fer-blanc qui entoure un de ses doigts et lui permet de raccourcir la longueur de la corde vibrante. Il en résulte une musique monotone, à la fois aigre et modulée comme par une voix vivante, qui s'enfle et s'amenuise à la façon des cloches lorsque le vent apporte leur son par bouffées.

Le soir, après manger, comme à Antanandava encore, il y a réunion près de ma case. J'y vois les enfants exécuter les mêmes danses. Et peu après, de la même façon toujours, ils se rassemblent au clair de lune au son du tambour pour aller "mihisa". La troupe se met à courir au milieu des grands espaces libres du village sans beaucoup s'éloigner tout d'abord, s'arrêtant même de temps en temps - peut-être attend-elle du renfort. Avec quelques jeunes gens, je vais la suivre.

Comme d'habitude, ce sont des filles - elles ont

dix à douze ans - qui tiennent les tambours. Mais ce soir, derrière la troupe d'enfants qui courent avec elles, il y a avec moi quelques jeunes hommes d'une vingtaine d'années, vingt-cinq peut-être pour les plus âgés. Nous parcourons un kilomètre jusqu'à l'endroit qui leur est habituel, dans une large rivière tout à fait à sec. Le groupe des filles s'assied dans le sable ; les tambours posés devant elles ne cessent de résonner, pendant que la gent masculine se prépare, laissant les lamba pour ne garder que le seul pagne. Comme à Antanandava, c'est en sautillant d'un pied sur l'autre - exercice de décontraction en même temps que danse sur le rythme des tambours - que les adversaires se font face, puis entre deux reprises se préparent à une nouvelle attaque. Les groupes de deux sont nombreux, car il n'y a pas que les enfants ce soir. Les jeunes gens et les hommes luttent aussi, et je vois que c'est en suivant des règles précises. Généralement, ils ne déclenchent pas une attaque brusque, mais, se rapprochant peu à peu en dansant, ils finissent par s'immobiliser dans une prise : souvent un bras autour du cou de l'adversaire, et en même temps le pied posé sur le côté du genou, dans une attitude assez bizarre et qui paraît difficile à maintenir. Pourtant, comme au judo, où les phases de lutte véritable sont très courtes et précédées de longs préliminaires presque immobiles, où le profane ne distingue pas l'effort, ils restent ainsi de longues secondes, tâtant l'adversaire, ébranlant l'autre à petits coups. Puis soudain le combat s'engage. Souvent un des adversaires soulève l'autre, puis essaie de s'en débarrasser, de le jeter à terre - mais cet autre s'accroche bien, ou réussit à se recevoir sur ses pieds. Souvent aussi c'est en emmêlant leurs jambes qu'ils essaient de se faire tomber. Une autre prise classique consiste à tâcher de saisir le pagne de son vis-à-vis à la ceinture, dans le dos. C'est d'ailleurs pourquoi le port en est obligatoire : un homme qui avait un short a noué un pagne par-dessus.

L'exercice est violent, la sueur coule sans doute, et entre chaque prise ils s'en débarrassent les mains en les frottant de sable. Pourtant la nuit est claire et froide. Je suis venu enveloppé dans ma couverture et ne trouve pas qu'elle soit trop épaisse. Les spectateurs assis en ordre dispersé de part et d'autre des joueuses de tambour sont pour la plupart pelotonnés dans un lamba, comme moi, quelquefois à deux, serrés l'un contre l'autre, dans la même étoffe.

On fume aussi, les spectateurs comme les lutteurs pendant les périodes de repos, les petites cigarettes de maïs. Parfois s'élèvent des contestations, des disputes au sujet des briquets. Il y en a plusieurs, et ce sont les filles qui en ont la garde, même parmi les plus petites, pendus au cou.

Le lendemain matin, mardi, je ne fais que cinq kilomètres. La route de Fort-Dauphin n'était plus loin, et je m'arrête un peu avant, au village d'Ambàsy. Ou bien c'est un tout petit village, ou bien les maisons sont encore plus dispersées et mieux cachées que dans les autres, car tout ce que j'en vois fait à peine un hameau.

Un homme et une femme, en m'apercevant, sont venus vers moi. Le ciel n'est plus à demi-brumeux comme les jours précédents, le soleil est bien revenu et il fait très chaud. Aussi m'invitent-ils à entrer dans leur maison, où nous continuons à parler. C'est la plus grande case que j'aie vue dans l'Androy. Elle mesure bien quatre mètres de côté. C'est aussi la plus abondamment pourvue. Sur un support sont placées plusieurs valises dont une en aluminium, du genre "par avion", et je ne compte pas moins de dix marmites de fonte de toutes tailles, toutes également noires mais munies de leurs trois pattes et de leur couvercle. Et les gens sont vraiment charmants. C'est là je crois qu'on aura pour moi le plus d'attentions de toutes sortes.

Il y a dans la maison, en plus du mari et de la femme, deux fillettes d'environ sept et dix ans et une très vieille femme. On me présente un très grand bol de lait caillé coloré en brun par du miel. J'en prends d'abord prudemment quelques cuillerées ; mais je trouve vite ce mélange excellent, malgré les grumeaux de cire à recracher, et je l'avale en totalité. J'avais déjà remarqué qu'on élève les abeilles. J'avais vu dans les villages précédents des portions de troncs d'arbres, longues de plus d'un mètre, allongées sur deux supports. Elles étaient fendues sur toute leur longueur, l'intérieur en était évidé, et l'on m'avait dit que c'étaient des ruches.

On me propose de me laisser la grande maison où nous sommes. Je proteste que je ne veux pas les déranger et que je m'accommoderai aussi bien d'une toute petite case. C'est ce qui va être fait, et j'aurai ce jour-là une maison qui ne manque pas de pittoresque. En effet, à côté de leur case se trouve un enclos de branchages, du style des parcs à boeufs, mais ombragé d'un côté par une haie, avec au milieu une petite case montée sur des pilotis hauts d'un mètre, qui est un grenier à provisions. La porte est carrée. Comme elle a la largeur habituelle des portes tandroy et que sa hauteur n'excède pas cette largeur, il faut pour s'y introduire passer la tête, puis un bras et une épaule, l'autre épaule, enfin se tirer en diagonale pour se retrouver assis sur un plancher de rondins qui serait à claire-voie s'il n'était recouvert de nattes, sous un toit d'herbe sèche que frôlent les cheveux. Dans une moitié de la case sont rangés des sacs et des corbeilles pleines d'épis de maïs. L'autre moitié est libre, assez longue et assez large pour que je puisse m'y étendre la nuit, et tout d'abord pour me permettre d'y déballer mon sac et d'y manger (mon plat de résistance est un nouveau bol de lait caillé au miel).

Je passe l'après-midi à l'ombre de la case principale en compagnie de ses habitants. Je fais le croquis de la plus

petite fille, d'un voisin et du maître de maison. Ils me demandent ce que deviendront ces dessins. Je dis que je les garderai comme souvenirs. On me fait remarquer que si moi j'emporte des souvenirs, eux n'en garderont pas. Aussi je décalque pour le leur laisser le croquis de la petite fille, qui leur plaît particulièrement.

Dans l'après-midi aussi, comme je veux renouveler ma provision d'eau, le mari m'accompagne jusqu'à un gros ruisseau distant de plusieurs centaines de mètres, où coule un peu de belle eau claire. Nous traversons d'abord un premier ruisseau à sec, près duquel des centaines d'épis de maïs sèchent sur un rocher plat, puis nous longeons plusieurs champs où poussent du manioc, des patates, des arachides et plusieurs sortes de plantes voisines du haricot. Tout cela a l'air prospère. Le principal produit de vente, susceptible d'apporter un peu d'argent liquide, est sans doute l'arachide. En effet à Antanandava et à Ambatomainty, on voyait aboutir des pistes automobiles se raccordant sans doute aux routes. Lorsque j'ai demandé si ces pistes amènent des autos, on m'a parlé des collecteurs d'arachides au moment de la récolte.

On m'offre encore diverses choses, du lait caillé, des arachides, des oeufs. Le soir, après manger, je me promène sous la pleine lune, dans un calme paysage parsemé d'arbres romantiques. Je sais que ce soir je ne verrai pas d'enfants courir au son du tambour et lutter. On ne le fait plus depuis que quelqu'un est mort, m'a-t-on expliqué. Comme je reviens vers les maisons, la femme vient me demander si cela m'intéresserait de voir des danses au son de l'accordéon. C'est assez loin, dit-elle, mais son mari peut m'y conduire.

Nous partons donc, vers l'Est. C'est assez loin, en effet. A un kilomètre, nous traversons la route de Fort-Dauphin, et il y a encore autant de chemin jusqu'au village

où nous nous rendons. Chemin faisant, j'ai appris que nous allions vers une maison mortuaire. Quelqu'un est mort (est-ce celui qui empêche les enfants de jouer au clair de lune?) il y a je crois un peu plus de deux mois, et il doit être porté au tombeau d'ici une à deux semaines. En attendant, tous les soirs il y a des danses rituelles, et c'est ce que nous allons voir.

Quand nous arrivons au village, tout est silencieux. On doit encore être en train de manger, m'explique mon guide. Avec quelques autres nous nous asseyons devant une case. Nous y sommes bientôt nombreux, car je suis l'objet de toutes les curiosités ; mais je laisse mon compagnon donner les explications nécessaires. Au bout d'un quart d'heure, tout le monde se transporte près d'une autre case, prolongée sur près de dix mètres par une sorte d'auvent fait de feuillages desséchés. Il peut bien y avoir deux mois en effet qu'ils ont été mis en place. La faible odeur perçue lorsqu'on longe la maison, où le cadavre est enfermé, révèle aussi qu'il ne doit plus en rester grand-chose à pourrir.

Sous l'auvent sont disposés des nattes et dehors brûlent encore plusieurs foyers. Des membres de la famille doivent y vivre en permanence depuis plusieurs semaines ; du moins je le suppose. Les foyers en témoignent, où l'on vient sans doute de faire la cuisine. Et ceci aussi : j'ai pris avec quelques autres place sous l'auvent en arrivant ; il est assez encombré et au bout d'une heure on nous priera d'en sortir pour permettre à plusieurs vieilles femmes de s'y étendre et dormir.

Beaucoup de gens sont assis sous l'auvent ou au dehors quand arrive enfin le musicien avec son accordéon. Il s'assied sur une sorte de tabouret devant l'auvent. Et gravement, en soliste, il joue d'abord un air de cantique. Puis il attaque les airs traditionnels, qui mettent aussitôt en branle les danseurs. Les lignes mélodiques, qu'il accompagne

parfois de la voix, sont peu variées, le rythme binaire est toujours semblable. Aux premières notes, quelques danseurs se présentent, et ils sont bientôt dix, quinze. Ils dansent comme j'avais vu danser les enfants à Antanandava et Ambatomainy, piétinant sur place en frappant bien le sol de toute la plante du pied, haletant en mesure, ce qui produit, dans les gorges d'une quinzaine de grandes personnes, un véritable grondement. Par moments hommes et femmes se trouvent disposés sur deux lignes qui se font face, mais le plus souvent chacun paraît danser pour son propre compte, sans se préoccuper de garder une certaine disposition d'ensemble. Une grande femme de quarante-cinq ans peut-être, au crâne rasé (c'est signe de deuil chez les femmes tandroy), vêtue d'une longue robe violette, n'abandonne pratiquement pas la danse, alors que les autres acteurs s'en retirent souvent pendant quelques instants pour se reposer. Si le mouvement paraît languir, c'est elle qui le relance, accentuant son piétinement et son souffle rauque ; tout le monde l'imite alors, et sous les battements de pieds la poussière vole en nuages blancs dans la lumière de la lune.

Cette scène au clair de lune, entre la maison du mort prolongée par l'auvent et un foyer resté allumé près duquel des formes viennent parfois s'accroupir, avec son rythme lourdement marqué par les pieds et les souffles grondants, a, malgré l'accordéon, quelque chose d'un autre âge, de primitif, de sauvage, que je n'avais pas encore vu. Mais où est la vérité? Dans cette danse inquiétante? ou dans celles que l'on m'offre ensuite?

Car après plus d'une heure, quelqu'un propose en mon honneur de faire "bal" (ils emploient le mot français) pour me montrer autre chose. Tout le monde paraît rapidement d'accord. L'accordéon donne alors un "afindràfindràò", lente danse merina dans laquelle tous les danseurs et danseuses se placent l'un derrière l'autre, les mains sur les épaules de

celui ou de celle qui se trouve devant. Puis ce sont des airs folkloriques malgaches. Des couples se forment à la manière européenne classique. Les pas ne sont pas compliqués, suivant simplement le rythme bien marqué, mais tous dansent avec beaucoup de souplesse, d'une façon agréable. Puis viennent des airs de bal musette, et assez curieusement, beaucoup de couples laissent les pas précédents, qui s'y adaptaient parfaitement, se défont, et la plupart des gens dansent alors individuellement, avec les mêmes pas simples, balançant légèrement le corps et les bras. C'est un bal bien sage, et d'ailleurs très plaisant, car on peut dire que presque tous et toutes dansent vraiment avec grâce.

Cet intermède paraît du goût de tout le monde, car il dure longtemps. Mais enfin on va reprendre la danse des funérailles. Les spectateurs restent les mêmes, les danseurs aussi. Ces derniers sont de la famille du mort et, si j'ai bien compris, également de ses amis. Il y a peu de très jeunes dans la danse, et deux ou trois garçons d'une douzaine d'années que des personnes âgées somment de temps en temps d'y entrer se lèvent en renâclant, vont danser une minute et reviennent vite prendre place parmi les spectateurs.

Avec mon guide, je repars peu après la reprise des danses traditionnelles. Elles ne durent pas toute la nuit, me dit-il, peut-être une heure ou deux encore. Lorsque nous arrivons, il est déjà presque onze heures. Il me propose de manger encore du lait caillé, mais maintenant je préfère aller dormir.

Le lendemain matin quand je boucle mon sac, il voudrait encore remplir de lait caillé ma casserole, pour manger en attendant au bord de la route. Mais ce serait vraiment trop compliqué à emporter. J'accepte seulement des arachides.

La route n'est qu'à un kilomètre, et je n'attends

pas trop longtemps un car qui va m'emmener vers le Nord. Arrivée le soir à Betroka, et deux jours plus tard à Tananarive.

L'Androy passe pour être la partie la plus déshéritée de Madagascar, et pourtant c'est peut-être en parcourant cette région que j'ai eu le plus une impression de vie facile et abondante. Et si on disait des deux hommes que j'ai dessinés à Ambasy, grands, solides, musclés, l'un en petit short et l'autre en pagne : "voilà deux athlètes, des champions de course à pied", tout le monde le croirait facilement. Dire d'eux : "voilà de pauvres malheureux sous-alimentés", ce serait soulever une totale incrédulité. Mais il faut ajouter que j'ai traversé l'Androy à la fin de la saison des pluies, et la nourriture est pour le moment abondante. En ce qui concerne les produits de base, toutes les maisons sont pleines de sacs ou d'énormes grappes d'épis de maïs, et les champs de manioc sont en pleine production. De plus on consomme largement des arachides et surtout du lait caillé, sans parler d'autres produits plus secondaires comme les plantes voisines du haricot. Les volailles sont nombreuses, poules et même dindons ; il y a des oeufs. Je n'ai pas vu consommer de viande, ni de boeuf, ni de chèvre ou de mouton, et ne sais s'ils participent souvent à l'alimentation.

Le riz ne pousse pas dans l'Androy (je n'en ai vu qu'un petit carré à côté d'Ambatomainy). Pourtant le Tandroy a sans doute un régime plus équilibré que le paysan des hauts-plateaux, dont le riz est le presque unique aliment. Mais si c'est période d'abondance actuellement, cela ne doit pas durer toujours. Il est bien connu qu'il y a dans le Sud des périodes difficiles, et d'ailleurs on me disait dans la région de Bekitro que juste avant la saison des pluies il n'y avait plus rien à manger. En ce moment aussi, l'approvisionnement en eau ne pose pas de problème, mais ce n'est pas toujours le cas.

Je n'ai pas eu dans l'Androy comme chez les Vezo de la région de Tuléar l'impression que les femmes n'avaient strictement rien à faire. On en voit bien s'épouiller mutuellement, mais cela n'a pas l'air de constituer l'activité essentielle de toute une après-midi, comme sur la côte. En tout cas elles tissent beaucoup de nattes en fibres fines et très résistantes, nattes très bien faites souvent enjolivées de figures géométriques obtenues par les différentes façons de passer les joncs. Il y a aussi le tissage des pagnes qui doit prendre beaucoup de temps. Les hommes par contre travaillent moins que les paysans des hauts-plateaux au Nord de Tananarive. Mais il faut dire que lorsque j'étais là-bas au mois de janvier, c'était la période de travail intensif pour la mise en culture des rizières. Dans l'Androy au contraire, il n'y a sans doute pas en ce moment de grands travaux aux champs. En tout cas beaucoup d'hommes paraissent ne pas avoir quitté le village de la journée, ou bien s'ils ont été aux champs, ils sont rentrés de bonne heure. A Ambasy par exemple, celui qui allait être mon hôte arrivait au village en même temps que moi, son angady (sorte de pelle) sur l'épaule. Dans la campagne paissent de nombreux troupeaux de boeufs. Le gardien est parfois un homme, mais souvent ce sont des enfants de dix à quinze ans.

J'ai vu beaucoup de choses nouvelles dans le Sud, la remarquable platitude du pays et surtout, naturellement, la façon de vivre des gens. Je n'ai jamais eu l'impression d'être aussi proche de mes hôtes d'un jour. Et pourtant je ne peux dire que j'étais moins bien accueilli dans les autres régions de Madagascar. Sur les hauts-plateaux par exemple, on m'offrait également le gîte et même souvent le couvert. Mais cet accueil était plus cérémonieux. J'étais un peu comme un hôte qu'on s'honore de recevoir, et ainsi je ne voyais pas grand-monde en dehors du maître de maison. Dans l'Androy on a l'impression que les gens vous accueillent

avec plaisir et à la bonne franquette. Cela ne les empêche pas de faire des efforts pour recevoir aussi bien que possible, offrant des produits à manger, ne manquant pas d'apporter une natte aussitôt que je m'assieds par terre. Mais c'est dans une atmosphère bon enfant à laquelle participe toute la famille, aussi bien que les voisins.

Et pourtant les habitants des régions éloignées en général, et ceux de l'Androy en particulier, ont mauvaise réputation auprès de leurs compatriotes. Plusieurs fois des Malgaches se sont étonnés de me voir partir en brousse sans guide et sans arme (la dernière fois c'était à Bekitro), ou bien me disaient que les gens auraient peur de moi. Or toujours ceux qui tenaient ces propos étaient des gens évolués, instituteurs ou petits fonctionnaires, dans bien des cas originaires de Tananarive. Il est fort heureux que je n'aie jamais pris leurs avertissements au sérieux.

Et puis j'ai eu de la chance. Quinze jours plus tôt ou plus tard il n'y aurait pas eu de lune le soir, et je n'aurais pas vu et entendu les jeux des enfants et les luttes au son des tambours. Si j'ai eu l'impression d'être beaucoup plus mêlé à la vie de mes hôtes, ce n'est pas seulement à cause de leur accueil plus familier, c'est aussi beaucoup à cause de ces longues soirées où j'ai participé à des réunions diverses, chose complètement inconnue dans les autres régions.

J'ai souvent entendu dire que l'Androy était la région la plus originale et la plus captivante de Madagascar. Je crois que pour beaucoup, ce sont surtout les paysages très particuliers de l'extrême-Sud, encore au-delà de la région que j'ai parcourue, qui justifient cette opinion. Mais pour moi, après quatre voyages dans des directions différentes, je ne peux qu'être du même avis.

CHAPITRE II

JUILLET 1966 - INSTALLATION A ANALAMAHERY
SEPTEMBRE 1966 - ENTREE DANS UNE MAISON NEUVE

" Après un autre voyage encore dans l'Ouest de Madagascars, en pays sakalava, j'ai décidé de me fixer dans l'Androy et j'y reviens au milieu de juillet.

*

* * *

Vendredi 22 juillet

J'ai donc débarqué d'un taxi-brousse¹ samedi dernier à Andalatanosy et, arrivé ici à Analamahery le lendemain dimanche, je n'en suis pas reparti, et n'en repartirai pas. Je comptais, d'Andalatanosy, marcher vers le Sud en suivant à quelque distance la grand-route de Fort-Dauphin, jusqu'à ce que je trouve l'endroit où je m'arrêterais. Je ne voulais pas vivre dans un village trop proche de la route, mais pas trop éloigné non plus, pour qu'il soit tout de même facile d'en sortir en cas de besoin (de maladie par exemple). Ainsi je pensais recouper d'abord mon itinéraire Ouest-Est du mois d'avril à Analamahery, qui se trouve en ligne droite à un peu plus de dix kilomètres à l'Ouest de la route, et continuer ensuite vers le Sud.

Je n'ai pas continué vers le Sud. Un premier avantage de ce village d'Analamahery est qu'il n'est pas loin du

1. taxi-brousse : petit car (une vingtaine de places)

chef-lieu de canton, Andalatanosy : quinze kilomètres de chemin tout plat, cela représente trois petites heures de marche, et on peut facilement faire l'aller et retour dans la journée. Ensuite, c'est de très loin le plus agréable, je pourrais dire le plus joli village, que j'aie vu dans l'Androy. Son nom d'ailleurs signifie "la grande forêt". J'écrivais en avril dans mon journal : "on traverse avant d'arriver au village une sorte de forêt claire, aux grands et beaux arbres poussant sur un sol horizontal et très propre ; on se croirait facilement dans un parc...". Et l'intérieur du village est en général à l'avenant. Village d'ailleurs très étendu, comme toujours dans l'Androy, car formé de petites unités de quelques cases placées avec leurs parcs à boeufs au milieu d'un enclos délimité par une haie d'agaves, ces enclos étant situés à une ou plusieurs centaines de mètres les uns des autres. Enfin, autre raison encore de rester, et plus sérieuse, l'accueil des habitants. Mais là je dois reprendre les choses par le début.

J'ai trouvé samedi à entreposer mes trois cantines et ma valise chez le policier d'Andalatanosy, et je suis parti vers l'Ouest avec mon seul sac à dos. Je ne suis pas allé bien loin. J'ai dormi le soir dans un village distant de cinq kilomètres seulement, et je suis arrivé à Analamahery le lendemain matin. Le premier groupe de maisons que l'on rencontre est justement celui où je m'étais arrêté en avril. J'y trouve d'abord une vieille femme et quelques enfants, puis la maîtresse de maison - son nom est Zafenàla - qui revient avec du bois. Elle a l'air très contente de me revoir, me fait entrer. Des gens viennent me dire bonjour, on me fait manger. Tout de suite Zafenala m'a dit que j'allais rester dans sa case. L'après-midi passe vite, avec quelques allées et venues. Vers le soir arrive son mari, Tokoembèlo, qui était absent en avril (c'est son jeune frère

que j'avais vu), et paraît aussi très heureux de faire ma connaissance. Nous mangeons ensemble, en échangeant mon riz contre son manioc ; et il y a de la viande de boeuf séchée. Tokoembelo et Zafenala doivent avoir respectivement près de quarante et près de trente ans. Je les trouve bien sympathiques, et la réciprocité est sans doute vraie, car Tokoembelo me dit que nous sommes maintenant comme de la même famille, et que je peux rester si je veux dans sa maison deux jours, trois jours, un mois tout entier.

Le soir, nous allons dormir à plusieurs dans la case. Quelques enfants partent dans une autre maison. Dans celle-ci je m'installe le long d'un mur, Zafenala avec deux jeunes garçons sur le plan incliné qui fait plus de la moitié de la surface. Tokoembelo doit venir un peu plus tard, mais il s'en va d'abord rendre visite à un parent malade. Quand il rentrera, ce sera d'ailleurs pour repartir aussitôt dans la nuit, avec quelques autres, à la recherche de huit boeufs perdus. Le matin, ils seront retrouvés.

Cependant je décide de passer encore au village toute cette journée de lundi. Puisque je veux chercher un endroit où m'arrêter, je dois maintenant passer moins vite que la première fois. Et d'ailleurs j'ai quelques réparations à faire à mon sac à dos, qui craque. Naturellement, quand je parle de cela le matin, il n'est pas question que j'aie à monter ma tente ; on me redit que je resterai dans la maison aussi longtemps que je voudrai.

Je dis que je vais aller rendre visite au chef de village. Tokoembelo m'y accompagne au milieu de la matinée. Plus exactement c'est le "chef de quartier" que nous allons voir, qui a huit villages sous son autorité. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, solide, l'air dynamique, qui habite à quelques centaines de mètres de Tokoembelo une maison de planches identique, à côté de grands tamariniers. Tout en parlant, il m'offre un plat de riz, puis de la

viande. Je lui explique que cette fois je me promène lentement parce que je cherche un endroit où me fixer. "Eh bien, il faut rester ici" dit-il. Pour le moment, je ne mords pas trop, je réponds : "peut-être".

.....

Tokoembelo, quant à lui, approuve tout à fait la proposition du chef de quartier. De toute façon je vais encore passer la nuit chez lui. Je me suis décidé, sinon à me fixer à Analamahery, du moins à y rester quelques jours encore. Je ne veux pas abuser pourtant de l'hospitalité de Tokoembelo, mais il me dit que je peux m'installer dans une de ses cases, vide.

Ainsi le lendemain mardi, je déménage à cinquante mètres dans une petite maison - carrée, d'un peu plus de deux mètres de côté - qui est celle de la deuxième femme de Tokoembelo, absente pour le moment. Tokoembelo vient m'y voir dans la matinée avec le jeune garçon que j'avais rencontré il y a trois mois (il habite un village voisin) et qui parle un peu français - si peu en fait qu'il n'est pratiquement d'aucun secours. Nos conversations sont laborieuses, mais Tokoembelo est d'une patience inépuisable pour reprendre ses propos sous plusieurs formes, très lentement, et nous finissons toujours par nous comprendre...

*

* *

" Je ne quitterai donc pas Analamahery. Bientôt
 " je n'y serai plus seul, ayant épousé suivant la
 " coutume locale une nièce de Tokoembelo nommée
 " Antokisae. La petite case prêtée par Tokoembelo
 " est vraiment trop exigüe, et trois hommes d'Ana-
 " lamahery me construisent à l'intérieur de l'en-
 " clos de Tokoembelo, devant un gros sakòà (arbre

" ressemblant à un grand pommier), une maison plus
 " vaste que j'habite toujours. Les murs sont de
 " terre maçonnée sur une armature de bois. Elle pos-
 " sède deux portes de hauteur presque normale et une
 " petite fenêtre.

*

* *

Vendredi 2 septembre

Depuis une semaine déjà - il a commencé aussitôt après la pluie - Tokoembelo travaille à son manioc. Il en a trois champs à Analamahery, deux petits à l'Est et à l'Ouest du village et un grand juste derrière l'enclos.

Ce dernier fait peut-être un hectare. Il s'étend jusqu'à la rivière et sa terre sableuse est très légère. La plus grande partie est plantée en manioc, mais il y a aussi un carré de "taboàra" (sorte de citrouille qu'on mange cuite et dont les feuilles peuvent être également consommées), et un carré d'"àntaka", voisin du haricot. A une extrémité se dressent plusieurs rangs de très beaux cactus, hauts de trois mètres. Dans le Sud de l'Androy leurs articles peuvent remplacer l'eau pour les boeufs, mais ici ils tirent surtout leur utilité de leurs fruits, acidulés, agréables, dont de grandes quantités sont consommées à certaines saisons.

Les pieds de manioc, distants de un à un mètre et demi, disposés sans ordre, sont hauts d'une cinquantaine de centimètres et pour le moment entièrement dépourvus de feuilles. Pourtant, à cause sans doute de la pluie de la semaine dernière, de petits bouquets de feuilles minuscules, toutes fraîches, sont en train de pointer. Ces pieds de manioc ont été plantés il y a quatre mois. On récolte

normalement les racines au bout d'un an.

Ce champ hérissé de tiges nues n'est donc pas très beau. Certaines sont couvertes d'une moisissure blanche. Tokoembelo les sectionne presque au ras du sol, au-dessus d'un bourgeon qui développera d'autres branches. Son outil est le "fangaly". On ne peut imaginer d'instrument plus léger pour cultiver un champ. C'est une simple lame d'acier tri-

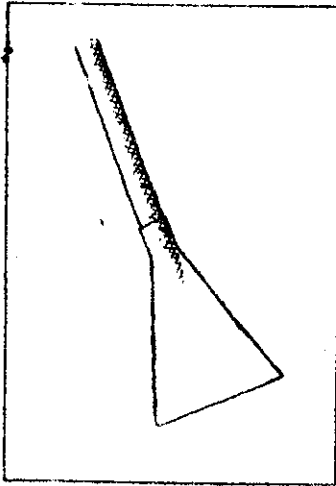


Fig. 2 : *fangaly*

angulaire longue d'une quinzaine de centimètres au bout d'un long manche. Le tranchant bien aiguisé ne s'émousse pas dans la terre sableuse. Ainsi Tokoembelo, qui complète sa plantation là où il y a des manques, avec ce même outil remue quelque peu la terre puis sectionne sur un pied voisin un morceau de branche qu'il enfonce négligemment dans la terre ainsi "préparée". Et c'est tout. La prise du nouveau plant n'est sans doute tout de même pas assurée puisque Tokoembelo, de temps en temps, retire de terre un bout de tige sem-

blable qu'il avait dû y mettre il y a quelque temps et qui ne présente aucun bourgeon actif, le sectionne d'un coup de fangaly à quelques centimètres de sa base et le renfonce en terre sans plus de cérémonie.

C'est d'ailleurs avec le même instrument exactement que Vondràza travaille à ma maison en tant que charpentier-menuisier. Le tranchant bien affûté lui a permis de raboter les planches achetées à Andalatanosy pour réduire leur épaisseur à deux ou trois centimètres, rendre leur surface régulière et rectifier les côtés. Il n'a eu recours à un outil plus classique pour le travail du bois, en l'occurrence ma scie (à défaut il aurait utilisé sa hache), que pour mettre les planches de longueur avant de les assembler

en deux portes et une petite fenêtre. Hier j'y ai placé la serrure achetée au marché d'Andalatanosy et les verrous provenant d'Antanimora, après les avoir notablement arrangées, ainsi que leurs cadres, au ciseau et à la râpe. Car l'idéal de Vondraza et le mien ne concordent pas en la matière. Il est satisfait si la porte peut être fermée en poussant fort, coincée de partout, et je crois même que le fait d'aller et venir librement est un défaut à ses yeux. Néanmoins après m'avoir au début regardé faire d'un oeil critique, il m'a aidé à finir les ajustements.

Aujourd'hui pour la maison c'était vraiment la fin, ou presque. Ce soir on a préparé le sol en mélangeant du sable et de la terre. On arrosera demain matin pour obtenir une surface dure et lisse. Mardi et mercredi avaient été consacrés aux murs, enduits extérieurement et intérieurement d'une épaisse couche de terre mélangée de sable. Cela donne en séchant une sorte de mortier assez dur.

Maintenant les trois ouvriers s'occupent de leur cadeau - ils m'ont bien précisé que ce n'était pas compris dans les 13 000 francs convenus pour le prix de la grande maison, que c'était leur cadeau à eux - une petite cuisine qu'ils bâtissent à côté.

Depuis que la maison est en chantier, Tokoembelo se félicite de temps en temps de sa grande taille, non parce que j'y serai à l'aise avec mes affaires, mais parce que enfin on pourra me rendre visite dans des conditions convenables. Il y a quelques jours encore, il affirmait, contemplant la maison avec un air on ne peut plus réjoui : "Quand la maison sera finie, il y aura beaucoup de visiteurs". Il me fait un peu peur. J'espère que, la première période de curiosité passée, le niveau moyen des visites restera ce qu'il est maintenant, c'est bien suffisant.

Il y aura en tout cas un grand rassemblement pour célébrer la fin de la construction. Je fournirai le riz,

Tokoembelo la viande car, m'a-t-il affirmé une fois de plus, il est comme mon père, je suis pour lui comme Limberàza et Sindrekia, ses deux aînés. Pour cette même raison encore il demandera à Dieu (je ne sais sous quelle forme) toute prospérité et tout bonheur pour moi dans cette maison, pour nous tous et pour tous ceux qui viendront m'y rendre visite.

Manohiàzy, frère aîné d'Antokisae, est rentré ce matin d'un voyage de plus de deux semaines vers le Sud, qui l'a conduit jusqu'au bord de la mer, à Faux-Cap. Par là-bas, c'est la grande disette d'eau. La boisson des boeufs et celle des gens c'est, dit-il, le jus qu'on exprime des articles de cactus. Des charrettes vont chercher l'eau très loin, jusqu'à une trentaine de kilomètres, et le voyage peut durer trois jours. Mais après cela les deux cents litres d'eau d'un fût sont vendus 2 500 à 3 000 francs.

Samedi 3 septembre

Ce matin Tsiàmpy, la mère d'Antokisae, avec sa fille aînée Lianjarae et Antokisae elle-même, a arrangé le sol de la maison. Car c'est le travail des femmes, non des hommes. Et si j'y ai contribué, c'est seulement comme fournisseur de matériaux, sable et eau venant de la rivière, terre prise autour de la maison. Terre et sable sont mélangés, bien mouillés, et le sol d'abord damé avec un morceau de bois plat est pour finir lissé avec une sorte de truelle, comme les murs dont il a la composition. Sur le sol bien plan, lisse et dur une fois sec, seront étalées les nattes.

Et le soir, puisque la maison est terminée, Tokoembelo dit que le moment est venu d'en demander la consécration au ciel - c'est du moins ce à quoi cela correspond à peu près. Tokoembelo nous appelle à sept heures, dans la nuit bien noire, car il n'y a pas encore de lune. Un jeune mouton est couché dans l'entrée du parc à boeufs, les pattes

liées. Tokoembelo, son neveu d'Androvasoa Mahaliñy, arrivé ce matin, et moi, nous nous sommes approchés, accroupis devant la bête, ainsi que les fils aînés de Tokoembelo que je devine plus que je ne les vois. C'est maintenant par le bruit du sang qui coule que je sais que ces derniers égorgent le mouton. Alors Tokoembelo se met à parler. Je ne saisis quelques mots que parce qu'il m'a plusieurs fois déjà expliqué de quoi il s'agit : demander à Dieu que tout soit bien dans cette maison pour moi, pour les miens qui me rendraient visite, pour lui-même et pour toute sa famille. Puis Mahaliñy est invité à faire le même genre de prière. Mais de temps en temps il hésite, ne sait plus trop quoi dire, et Tokoembelo lui souffle quelques mots ou un membre de phrase que Mahaliñy répète en enchaînant. La cérémonie est très rapide, elle ne dure guère plus de cinq minutes. Lorsque Mahaliñy a terminé, nous nous relevons tous, Tokoembelo déclarant d'un air satisfait que c'est fini, et nous nous séparons sans plus de façons.

Vendredi 9 septembre

Il paraît que seuls jeudi et vendredi étaient des jours propices au déménagement, et le mien a donc été repoussé jusqu'à la journée d'hier. D'ailleurs dimanche et même lundi, le sol n'aurait pas été assez sec. J'ai occupé le temps à divers travaux. Ainsi j'ai commencé à façonner de gros poteaux qui serviront à monter des étagères.

Samedi et dimanche les ouvriers étaient encore là et travaillaient à leur cadeau, la cuisine. Elle est située à quelques mètres, à l'Ouest de la grande maison. C'est vraiment une toute petite construction, 1,10m sur 1,20m, avec un toit à une seule pente, pas très haut. Les murs sont de terre très grossièrement maçonnée sur une armature de bois. Il n'y a pas encore de porte mais Fiadana, le

jeune frère de Tokoembelo, a promis d'en faire une. Il est déjà allé chercher trois planches dans la forêt, trois troncs travaillés à la hache des deux côtés jusqu'à obtention de l'épaisseur convenable.

Enfin hier c'était la grande journée attendue par Tokoembelo, celle du déménagement. Avec son toit de bòzaka (herbe) très épais débordant des quatre côtés en une petite avancée portée par de solides poteaux, la maison a un air fort sympathique. Elle mesure à l'intérieur trois mètres sur quatre. C'est immense, par rapport à celle dont nous sortons.

Nous avons hier matin nettoyé les abords de la maison, recouverts de copeaux, de débris de bozaka, de projections de terre, sans parler des crottes des moutons qui depuis quelque temps passent les nuits serrés tout autour. Les affaires ont été apportées et entassées à peu près comme dans l'ancienne maison, puisque les étagères ne sont pas faites. Le transport était tout juste terminé, vers trois heures, quand sont arrivés les premiers visiteurs, et en peu de temps nous étions trente assis sur les nattes qu'on venait de déployer.

L'assistance, qui continuait à se gonfler, était silencieuse. A la demande de Rehamelo, le père d'Antokisae, j'ai mis le poste de radio en marche. Il y avait surtout des gens d'Analamahery, dont certains m'étaient encore inconnus. Le propriétaire de la charrette qui avait amené samedi d'Androvasoa à Analamahery le manioc de Tokoembelo, un homme d'Ambatomainty, était aussi présent. Il parle un peu français et est le seul à porter un pantalon tombant sur de très gros brodequins. Je comprends lorsque, lui ayant demandé son nom, il tient à l'écrire et me tend un papier où il a marqué : "Rambiake Thomas, ex-gendarme".

Zafenala et Tokoembelo, les ordonnateurs de la

réunion, sont affairés, la première surtout. Zafenala a apporté une pile de cuvettes de dimensions variées, seize cuillères, un bol et une tasse en Duralex. Un peu plus tard elle me demande le riz qu'elle met à cuire dans plusieurs marmites, dont une énorme. Tokoembelo avait donné une belle chèvre, mais ce sont surtout Fiadana et Manohiazy, assistés de quelques gamins, qui s'occupent de la tuer, de la découper, de l'enfourner en plusieurs marmites alignées en plein air, près de la maison, comme les marmites de riz de Zafenala.

A l'intérieur Tokoembelo a demandé les deux bouteilles de bière et les deux de limonade achetées depuis longtemps à Antanimora, et il en fait une répartition judicieuse - et parcimonieuse - la bière pour les hommes, la limonade pour les femmes. Nous sommes alors une cinquantaine de personnes, y compris les enfants, assis dans la maison, et il y en a encore une bonne dizaine, de jeunes garçons surtout, au dehors avec Fiadana et Manohiazy autour des feux.

Un autre intermède est fourni par une distribution de cigarettes, entières pour les hommes, par fragments pour les femmes, toujours par les soins de Tokoembelo. Puis on demande à écouter des enregistrements au magnétophone. La nuit tombe lorsque le repas se trouve enfin prêt. Les cuvettes de Zafenala remplies de riz et de viande sont apportées, comblées, dans la maison où seuls les hommes sont restés. Ceux-ci coupent la viande en un nombre suffisant de parts (je ne sais pas comment ils s'y retrouvent), puis riz et viande sont répartis au dedans et au dehors, entre les hommes et les femmes. En très peu de temps tous les plats se trouvent vides, et nos visiteurs s'en vont aussitôt. Il ne reste bientôt plus que la famille d'Antokisae et nous mangeons à notre tour, avec le riz, un poulet donné par Fiadana.

J'ai allumé la grande lampe à pétrole achetée à

Antanimora, une belle lampe à pied dont la lumière est bien agréable, comparée à la petite veilleuse, plus chiche de clarté qu'une bougie, que nous avons précédemment. Cependant dehors on tue encore une chèvre, don de Rehamelo (Tokombelo m'a dit aujourd'hui d'un air quelque peu méprisant que cette chèvre était petite et maigre), destinée à fournir la famille en viande pendant quelques jours. Il y a aussi le quart de litre de rhum que Tokombelo a préféré garder pour maintenant. Il est vrai que si on l'avait partagé entre tout le monde, chacun en aurait eu une bien petite gorgée.

Tokombelo a fait aujourd'hui de courtes mais nombreuses visites, en disant à chaque fois, l'air heureux, que la journée d'hier avait été bien réussie, car il y avait beaucoup de monde. Quant à moi, j'ai passé la journée à préparer les poteaux pour les étagères. L'orage est monté au milieu de la journée. Déjà il avait beaucoup menacé il y a quelques jours. Nous avons eu jusqu'au crépuscule des coups de tonnerre lointains, un peu de pluie seulement, et un vent très fort qui fait apprécier l'étanchéité de la maison, à côté de l'autre où les courants d'air s'infiltraient par tous les trous de ses murs et de son toit.

*
* *

" Je suis rentré en France fin 1966 après quatre
" mois seulement passés à Analamahery. Lorsque je
" suis revenu en mai 1967, je n'ai malheureusement
" pas retrouvé Antokisae. De 1967 à 1972 j'ai été,
" à l'exception de l'année 1968, plus souvent ab-
" sent que présent à Analamahery. Par contre
" l'Androy est redevenu mon lieu de séjour habituel
" depuis la fin de 1972.

CHAPITRE III

SEPTEMBRE 1972 - ERECTION D'UNE "VATOLAHY"

" Je suis arrivé à Analamahery le 26 septembre
" après une absence de trois mois, venant de Tana-
" narive (je fais maintenant la route dans une
" voiture Renault 4 achetée l'an dernier).
" Tsiàmpy, Tsarasène et Manèò sont des soeurs
" aînées de Tokoembelo mariées à Antanandava, vil-
" lage situé quatre kilomètres à l'Ouest d'Anala-
" mahery. Volaily est une ancienne épouse de Tokoe-
" mbelo, la mère de son second fils Sindrekia. J'é-
" tais allé la voir la veille à son village d'Ankà-
" ra, sept kilomètres au Sud d'Analamahery.

*

* *

Jeudi 28 septembre

Je commence ce matin par la tournée des visites à Antanandava, où je me rends rapidement à bicyclette. Son mari est mort depuis plus d'un an, mais Tsiampy porte toujours le même costume de veuve, robe noire et coiffe noire

informe enfoncée jusqu'aux yeux. En quittant Tsiampy je suis allé au village de Tsarasene et Maneo, mais je n'ai vu que la première, la seconde étant partie faire la lessive dans la Manambovo.

En rentrant à Analamahery vers neuf heures et demie, j'ai la surprise d'y trouver Volaily. Elle vient d'Ankara m'apporter un poulet. Hier nous n'avions pas eu tellement le temps de parler, et nous restons donc d'abord un moment à nous dire les nouvelles. Puis nous partons pour les réunions qui se tiennent aujourd'hui à Analamahery. Car Analamahery est sous le signe d'un double deuil. Il y a une dizaine de jours est mort Dîpatse, un des anciens du village. Et d'autre part un petit-fils de notre doyen d'âge, Manandongo, est mort au loin, dans la région de Morondava. Pour le premier, c'est aujourd'hui qu'il va être mis dans le cercueil. Il y a donc grand rassemblement, et en revenant d'Antanandava j'ai en effet dépassé de nombreux groupes en beaux habits. C'est aussi la première fois depuis le décès qu'on va y rassembler les boeufs ; ceux de Tokoembelo doivent y être. Pour le petit-fils de Manandongo, dont le corps ne sera pas ramené, c'est aujourd'hui, dans l'après-midi, que doit être dressée une "vatolàhy" (littéralement : "pierre mâle") à sa mémoire.

Nous passons d'abord chez Manandongo. Trois ou quatre groupes de quelques personnes, des femmes surtout, sont assis sur des nattes dans autant de taches d'ombre, devant la maison. Volaily va se joindre à l'un d'eux, tandis que je rentre dans la maison pour une courte visite. Il y a Manandongo, étendu le long du côté Sud, un vieil homme d'Antanandava, étendu le long du côté Est, la tête devant la porte, une vieille femme assise à l'Ouest. L'atmosphère est calme, ensommeillée, tout autant que dehors, d'où ne parvient aucun bruit de conversation. Ma visite est brève. On me demande quelques nouvelles de mon voyage, et Manandongo se redresse

pour me dire au revoir. J'étais entré par la porte Nord-Ouest, la seule ouverte ; il me demande de sortir par la porte Nord-Est, plus honorable.

Je traverse la rivière, dont le sable est sec depuis des mois, pour me rendre à l'enclos de Dipatse. Les boeufs y ont déjà effectué leur passage et j'en vois sortir les derniers troupeaux. Mais là l'animation est encore grande, chants et coups de fusil indiquent la direction.

Comme presque partout à Analamahery, l'enclos est assez ombragé. A l'Est de la maison les hommes sont assis sous un bouquet de famàta¹. A l'Ouest le groupe des femmes danse dans l'ombre très légère d'un sakoa ; ombre des branches seules, car c'est l'époque où le bois est nu, sans fleurs ni feuilles. A côté de la maison devant laquelle est dressé l'abri de branchages, plusieurs lamba "tèlo sòratse" (les linceuls) aux rayures brunes et noires sont disposés sur une perche horizontale. Le cercueil coiffé de son couvercle est posé à l'ombre à l'entrée de l'enclos. Il sera rentré dans la maison cet après-midi.

Une trentaine de femmes composent le groupe des danseuses, disposées au coude à coude en une longue ligne Nord-Sud, regardant vers l'Est. Du groupe des hommes assis en face à plusieurs dizaines de mètres, quelques-uns, des jeunes surtout pour le moment, se détachent et s'avancent, à tour de rôle ou parfois deux ou trois à la fois, pour tirer un coup de fusil et aller danser devant le groupe des femmes.

1. famàta : Euphorbiacée arborescente. Pas de feuilles, et pourtant port d'arbre, l'apparence des frondaisons étant donnée par la masse des ramifications qui, à partir des branches principales, aboutissent aux ultimes articles vert clair, gros comme un crayon.

Comme c'est parfois le cas pour les jeunes qui ont voyagé hors de l'Androy, Sindrekia, en plusieurs autres circonstances semblables, m'était apparu mal à l'aise dans ce rôle. Il se contentait de très courtes apparitions en compagnie de Tokoembelo et, après avoir sauté deux ou trois fois d'un pied sur l'autre, il retournait vite prendre place parmi le groupe des hommes assis. Aujourd'hui au contraire il a l'air de prendre goût à ces manifestations. A vrai dire il ne danse pas beaucoup lui-même, mais il va un à un tirer des jeunes jusqu'à l'espace libre entre les hommes et les femmes, et les amène en dansant jusque devant les danseuses où il les laisse continuer seuls. Il arbore un grand sourire et paraît s'amuser du manège. Mais qui ne s'amuse pas? Personne ne paraît se rappeler les circonstances de la réunion, la présence d'un cadavre dans la maison qui clôt l'espace libre. Des danseurs zélés accentuent les gestes, frappent très fort le sol, improvisent des variations : par exemple, tout en gardant la même cadence, ils tapent deux fois successivement de chaque pied ; et ils sont récompensés par des rires approbateurs. Il arrive aussi qu'une danseuse, se détachant du groupe de ses compagnes, fasse un numéro semblable en exécutant avec plus de véhémence les pas et gestes rituels, et elle déclenche les rires.

Du côté des hommes, on parle de choses et d'autres. Je suis assis sur une natte non loin de Rengovy, chef de quartier (c'est-à-dire d'un groupe de villages) et de Tokoembelo, maintenant chef de village. Un homme vient m'apporter un fusil et me demande d'aller tirer, moi aussi, un coup de feu. Cela arrive assez souvent aux enterrements auxquels j'assiste. Le coup d'ailleurs refuse absolument de partir, malgré les manipulations du cran de sûreté auxquelles vient se livrer celui qui m'a tendu le fusil (cela non plus, ce n'est pas rare). On m'apporte un autre fusil qui, lui, lâche son coup alors que j'ai à peine frôlé la détente. Je

reviens m'asseoir. "Pourquoi ne danses-tu pas?" me demande Rengovy. - "Je ne sais pas". Il rit de bon coeur.

Au bout d'une heure la danse s'arrête, les femmes se dispersent. Du côté des hommes, un incident. On a apporté à Rengovy une bouteille de bière pleine d'un liquide incolore, du "tòaka" (alcool de fabrication locale). Il dit que lui et les chefs de village d'Analamahery et d'Antanandava l'offrent à tous. Dans une tasse, par petites gorgées, la distribution commence. A ce moment apparaît brusquement devant nous Tsiombotse. C'est le "tsimahaivèlo" (littéralement : "celui qui ne connaît pas les vivants" ; c'est l'ordonnateur des cérémonies funèbres). Il habite Ampihàmy, quatre kilomètres au Nord d'ici. Ancien soldat, il est âgé sans doute de plus de soixante ans, mais il est d'allure encore très jeune, grand et très droit, avec un visage énergique. Mais pour le moment c'est une face aux traits figés, comme sculptés dans du bois, qu'il nous offre, avec deux yeux fixes étincelant sous d'épais sourcils. Il interpelle Rengovy sans douceur et lui lance quelques phrases d'un ton haché, en le fusillant du regard. Il a manifestement bu du toaka, mais personne ne paraît prendre son intervention bien au sérieux. Tantôt Rengovy lui répond sur un ton conciliant et tantôt lui enjoint avec autorité de s'éloigner. Les griefs de Tsiombotse? Il a travaillé aux préparatifs de la cérémonie, et alors qu'il avait soif personne ne lui a offert d'eau sucrée (on en prépare parfois en grande quantité pour ces sortes de réunions). Dans le dialogue de quelques minutes échangé avec Rengovy, ce dernier soutenu parfois par des remarques de ses voisins, Tsiombotse se déride deux ou trois fois, il sourit comme s'il s'agissait d'une plaisanterie. Mais tout aussitôt ses traits, ses yeux reprennent leur dureté et leur fixité, ses gestes leur véhémence. Il fait même le simulacre de lever le poing au-dessus de Rengovy. Je me félicite de ne lui voir qu'un bâton léger entre les mains, car son visage figé a une telle dureté, sa voix, ses gestes reflètent un tel sentiment

d'énorme offense que j'aurais vraiment peur d'un accident s'il avait une sagaie. Finalement c'est un jeune homme, sans doute de sa famille, qui met fin à la scène en venant le persuader de quitter la place.

Rentrant de chez Dipatse après la fin des danses, je ne me mets pas à la cuisine. A l'arrivée de Volaily j'avais voulu lui faire cuire du riz, mais elle m'avait dit qu'il était plus simple de demander à Talilie, la deuxième femme de Tokoembelo, de s'en charger, et elle lui en avait porté un bol. Je dois maintenant aller manger chez elle avec Volaily. Reste le "làoka", ce qui accompagne le riz, et là-dessus il n'est pas facile de contenter Volaily. Elle a pourtant, à d'autres égards, un comportement éloigné de celui du Tandroy moyen, par exemple dans la façon méticuleuse dont elle nettoie bol ou assiette avant d'y offrir à manger, ou dans son extrême discrétion. Alors que demander un cadeau, un petit objet est si normal que souvent en usent ainsi des gens qui n'ont aucun lien de parenté avec Tokoembelo, que je connais à peine, voire pas du tout, Volaily ne m'a quant à elle jamais fait savoir, ni directement ni indirectement, qu'elle avait besoin de telle ou telle chose. Par contre, en ce qui concerne la nourriture, elle est plus que Tandroy. En mai et juin elle a eu l'occasion à plusieurs reprises de manger chez moi, et j'ai vu qu'elle n'acceptait ni sardines, ni corned-beef. C'était la première fois que je constatais pareil refus. Même la viande fraîche, elle ne la prend qu'ayant été délavée dans une grande potée d'eau bouillante, suivant le mode de cuisson habituel. Elle ne peut manger celle, pourtant bien plus savoureuse même au dire de ses compatriotes, qui a été cuite avec de l'huile. De ce que je peux lui offrir, elle n'absorbe avec plaisir que le Nescafé. Pour aujourd'hui je fais chauffer du bouillon Kub que j'emporte chez Talilie. Volaily le flaire d'un air circonspect et déclare : "ça sent l'oignon". Talilie et moi l'assurons que

c'est seulement du jus de viande de boeuf, sans oignon. Elle en prend alors une goutte sur l'extrémité de sa cuillère, goûte, et dit qu'elle n'aime pas. Elle accompagne donc son riz seulement avec la "rànon'ampàngo", l'eau de riz brune que Talilie a fait chauffer dans la marmite où le riz a attaché.

Volaily doit demain aller d'Ankara à Andalatanosy pour y retrouver sa mère et une soeur. Toutes trois vont se rendre dans la région d'Ambôndro, entre Ambovombè et Tsi-hombè, à une vingtaine de kilomètres seulement de la mer, pour un décès dans la famille. Ce décès remonte à plus de trois mois, mais l'enterrement n'a pas encore eu lieu. Volaily ne sait pas combien de temps va durer son absence, selon qu'elle attendra ou non cet enterrement, s'il est maintenant rapproché.

Chose curieuse, elle me dit qu'elle va se rendre dans l'Androy, "ho any Androy". Ce n'est pas la première fois que je le remarque. Considère-t-on qu'ici on n'est pas dans l'Androy, ou pas dans le vrai Androy, celui qui est plus au Sud, avec ses forêts de famata ou de fantiòlotse¹? C'est peut-être seulement parce que c'est la terre des ancêtres, venus s'établir par ici il y a seulement quelques générations.

Volaily est venue à pied ce matin, et comme elle doit demain faire une longue route jusque chez sa mère, je lui ai proposé de la remmener à Ankara ce soir à bicyclette. Auparavant il va y avoir la cérémonie de mise en place de la vatolahy à la mémoire du petit-fils de Manandongo. L'emplacement

1. fantiòlotse : arbre de la famille des Didiéracées, spéciale au Sud de Madagascar, qui ressemble à un grand cierge mexicain. De son tronc sont tirées les planches utilisées dans la construction de la maison tandroy traditionnelle.

prévu se trouve quelques centaines de mètres à l'Est de l'enclos de Tokoembelo. Aussi sommes-nous avertis de l'imminence de la cérémonie par le défilé des gens qui passent par petits groupes, et je pars à leur suite.

L'endroit est tout à fait agréable. Sur un sol plan, sableux, bien propre, sont dispersés des buissons et petits arbres dans l'ombre desquels l'assistance s'est disséminée. Quelques aloès "vahombè" mettent une note exotique. Une ancienne vatolahy est déjà dressée là, à la mémoire également de quelqu'un mort au loin. La nouvelle est à quelques mètres, posée sur un solide bâti de bois orienté Est-Ouest, le sommet vers l'Est, la base inclinant légèrement vers le sol. Elle repose sur un lit de branchages. Au-dessus une autre couche de branchages est serrée contre la pierre avec des liens, et par-dessus il y a encore quelques branches libres, non attachées. C'est une dalle de gneiss haute de plus de deux mètres, épaisse de vingt-cinq centimètres et large d'une soixantaine de centimètres. Elle doit peser une tonne environ. C'est la charrette de Tokoembelo qui est allée la chercher au Nord de la forêt, et il a reçu 1 500 francs pour ce transport. A quelque distance attendent les deux boeufs qui vont être sacrifiés.

Quelques coups de fusil sont d'abord tirés près de la dalle. Puis pendant que quelques hommes dégagent les branchages qui couvrent la pierre, d'autres dépouillent de leur écorce des branches de halombòro¹ et en tressent de gros liens. Avec l'un d'eux formé en noeud coulant, quelques hommes s'approchent de l'un des boeufs, un beau taureau brun plutôt, avec l'intention semble-t-il de l'attraper par les

1. halombòro : arbre très répandu dans la savane arborée du Nord de l'Androy. On tire de son écorce des liens très solides, fréquemment utilisés.

cornes. Mais la bête se dérobe, se met à courir, et les hommes à sa suite. Pendant quelques minutes c'est une poursuite zigzagante parmi les cris de quelques groupes de femmes obligées de se garer précipitamment. Finalement l'animal trébuche sur de petits buissons et s'abat à vingt mètres de la pierre à lever. Il est à peine à terre qu'il s'y trouve maintenu par dix paires de bras. Les quatre pattes sont attachées ensemble, sabots contre sabots, avec des liens de halomboro. La bête a l'air ahuri et ne se débat pas, et pas davantage lorsqu'un homme, après une rapide incision, extrait les testicules, deux masses ovoïdes blanches qu'il lance parmi les buissons ; un faible mugissement a été la seule protestation. Maintenant, tiré par la queue et par les pattes, le boeuf est traîné jusqu'auprès de la vatolahy, côté Ouest, et on l'y dispose, tête tournée vers l'Est. Il n'y a pas de temps mort : aussitôt on lui renverse la tête en arrière, cornes en terre et gorge vers le ciel ; on l'égorge, et une branchette feuillue trempée dans le sang sert à asperger la dalle encore couverte de quelques branchages.

Toute l'assistance se trouve du côté Ouest de la vatolahy, mais très dispersée, par petits paquets dans l'ombre des buissons. Il n'y a rien qui ressemble à un regroupement de la famille, aucun groupe de femmes cachées sous leur lamba comme aux enterrements, aucune lamentation. Apparemment les spectateurs, des plus proches de l'action (avec une grosse proportion d'enfants) aux plus éloignés, ne sont que spectateurs ; et les acteurs qui s'affairent autour de la pierre ne se préoccupent que de mener à bien leur travail.

Un homme commence à creuser sous la base de la dalle le trou dans lequel elle sera calée. Les outils, une angady et une pelle, ont été amenés sans leur manche, comme pour les enterrements, et on leur en taille sur place qui seront à la fin retirés et abandonnés. D'autres achèvent de

détacher les branchages autour de la pierre, puis commencent à tresser autour de sa partie supérieure, toujours en écorce de halomboro, un gros lien auquel seront rattachés deux longs cordages du même matériau : on tirera dessus au moment où il faudra dresser la pierre.

Cependant je m'aperçois que l'on vient de tuer le deuxième boeuf, une petite bête blanche et noire très maigre. Cela s'est passé un peu à l'écart, une vingtaine de mètres au Sud de la vatolahy. On ne lui a pas même attaché les pattes. Il est étendu tête tournée vers l'Ouest, alors que d'habitude un animal sacrifié a toujours la tête tendue vers l'Est, pattes vers le Sud. Mais il est vrai qu'il n'a pas été égorgé. Par une incision faite dans le cuir sur le côté gauche du thorax, un bâton pointu a été enfoncé pour lui percer le coeur. Personne, en dehors des deux ou trois exécutants, ne se préoccupe de lui.

La terre est dure et c'est lentement que le trou s'approfondit, bien que plusieurs hommes se relaient aux outils. Lorsqu'il est jugé assez profond, une soixantaine de centimètres, les deux boeufs ont déjà été dépouillés et sont en cours de découpage. On va dresser la vatolahy, et

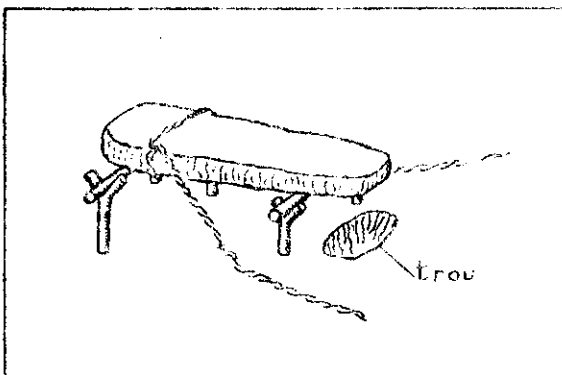


Fig. 3: la vatolahy sur son support

quelques coups de feu sont tirés d'abord. Pendant qu'une nombreuse équipe maintient de gros bois horizontaux glissés sous la dalle et qu'une autre prend position de part et d'autre, prête à tirer sur les liens d'écorce, les deux plus petites pattes du support sont coupées à la hache. La base de la dalle

devrait tomber directement dans le trou qui vient d'être creusé. Las, en même temps que les deux petites pattes s'effondre une des grandes, et la pierre tombe sur le côté parmi le bâti désarticulé. L'accident ne paraît pas surprendre autrement. On s'emploie aussitôt avec beaucoup d'activité, sinon beaucoup de méthode, à essayer de glisser ici ou là des poteaux qui pourront faire levier. Mais je ne peux plus rester car l'après-midi s'avance : j'avais promis à Volaily de la reconduire à Ankara et il est grand temps de partir. Lorsque je rentre au coucher du soleil, je croise les derniers assistants à la cérémonie de la vatolahy qui refluent vers le village. La pierre a finalement été dressée. Maintenant chez Dipatse, on doit être occupé par la mise en bière. Cela se fait sans danses, sans démonstrations spéciales. La grande réunion, c'était ce matin seulement.

Un peu plus tard arrive à la maison Sandiry, le quatrième fils de Tokoembelo, pour m'entretenir de ses projets matrimoniaux. Il m'en avait parlé déjà en juin, lorsque Tokoembelo devait aller faire la demande officielle au père de la future, à Manalihara, au Nord d'Ampihamy. Mais la soeur de Rengovy était morte ce jour-là, et la démarche avait été remise.

Sandiry doit avoir quatorze ans. C'est au marché d'Andalatanosy qu'il a rencontré pour la première fois, me dit-il, cette jeune fille. Jeune fille? ou petite fille? Je suis curieux de la voir, car il la présente comme nettement plus jeune que lui, et de plus plutôt petite pour son âge. Depuis juin, Tokoembelo est allé faire la demande et la fiancée est venue en visite à Analamahery. Sandiry lui a déjà acheté une robe, il voudrait lui en offrir une autre et c'est pour cela qu'il vient m'en parler : il demande si je n'ai pas quelques travaux à lui faire faire, comme en juin où il m'avait beaucoup aidé pour arranger les clôtures. La date du mariage dépend du retour de la mère de la fiancée,

partie en voyage depuis plusieurs semaines, car en son absence c'est sa fille qui assure la cuisine pour toute la famille. Sandiry n'a pas de maison, mais malgré la perspective de ce mariage qu'il espère proche, il ne paraît guère pressé de se construire un foyer.

A la mi-juin, à la veille de l'enterrement de la soeur de Rengovy, il était venu me trouver tard le soir. Tous les assistants étaient arrivés, beaucoup d'enfants avaient convergé vers Analamahery, et on entendait dans la nuit résonner plusieurs groupes de tambours. Les jeux avaient commencé dans l'après-midi et, en pareille occasion, ils peuvent le soir se poursuivre bien plus tard encore que d'habitude, jusqu'après minuit, les filles jouant du tambour et chantant, les garçons s'affrontant à la lutte. Dans la troupe, Sandiry avait dû trouver une fille à son goût. "Je cherche une fille, venait-il me dire, mais j'ai besoin de cinquante francs pour lui donner". Que faire? Je lui avais donné ses cinquante francs. Et dès qu'il était sorti j'avais su, par la voix féminine qui l'accueillait, qu'il avait déjà non seulement cherché, mais trouvé. Je lui avais le lendemain demandé s'il avait trouvé. Oui, m'avait-il répondu avec un grand sourire, et aussi qu'il y avait "longtemps" qu'il avait commencé à coucher avec les filles, "six mois à peu près".

Vendredi 29 septembre

Je suis passé ce matin avec Sindrekia devant la vatolahy dressée hier soir. Quelques pierres ont été appliquées contre sa base, beaucoup moins que pour la vatolahy ancienne et voisine qui émerge d'un véritable socle de pierres sèches. Sur ce socle sont posées les cornes des zébus qui avaient été sacrifiés, alors qu'il n'y a rien pour

la vatolahy nouvelle : les cornes ont été abandonnées dans les buissons. Cela, me dit Sindrekia, à la suite d'un "fàdy" (tabou) familial.

Les poteaux et morceaux de branches qui ont été utilisés pour manoeuvrer la dalle gisent tout autour et pourriront là. Il n'y a aucun souci de nettoyage des lieux, même très rapide, une fois fini le travail. Les manches de l'angady et de la pelle ont été coupés en tronçons d'une quarantaine de centimètres, et ces bâtonnets sont déposés au pied de la vatolahy.

J'ai déjà constaté une fois un fady à propos de bucranes. Les tombeaux sont toujours surmontés des cornes des zébus qui ont été sacrifiés à l'occasion des funérailles. Pourtant quelques kilomètres à l'Ouest d'Antanandava existe un groupe de tombeaux dont le plus grand est dépourvu de cornes. C'est d'ailleurs un très beau tombeau, très sobre, avec un seul élément de décoration également inhabituel : sur les quatre angles se dressent quatre statues de zébus en ciment qui ne manquent pas d'allure. Eux sont bien encornés, mais il n'y a pas de bucranes sur le tombeau et cela, m'avait-on dit, parce que c'est fady pour la famille. Les tombeaux voisins sont d'un modèle ordinaire et portent des cornes, suivant la coutume.

CHAPITRE IV

OCTOBRE 1972 - MARIAGES

Mardi 3 octobre

Sandiry est venu en début d'après-midi me faire une longue visite. Il explique avec complaisance tout ce qui touche à son propre mariage, et au mariage en général. Il est parti ensuite pour le village de sa fiancée, à trois heures et demie. Il avait attendu jusqu'à cette heure pour laisser le soleil décliner un peu. Il fait en effet très chaud aujourd'hui. Le thermomètre est monté à 38° à l'ombre.

Le motif de son voyage? C'est que la mère de sa fiancée (celle-ci s'appelle Zefina) est de retour. Elle est passée à Analamahery il y a deux jours, revenant de chez son père, et s'est arrêtée chez Zafenala.

Lorsque Tokoembelo accompagné de Sandiry avait été faire la demande, père et mère étaient là. Le premier était d'accord pour les fiançailles et le mariage, la seconde d'accord pour les fiançailles également, mais peut-être pas pour le mariage tout de suite, et c'est de cela que Sandiry part s'enquérir. Car sa mère trouve que Zefina, qui est encore vierge, est bien jeune, et peut-être demandera-t-elle à Sandiry d'attendre encore. Si elle accepte que le mariage se fasse maintenant, il restera seulement à Sandiry à aller consulter un ombiasa (devin-guérisseur), Rengovy par exemple, pour connaître le jour favorable.

C'est donc au marché d'Andalatanosy que Sandiry avait vu Zefina pour la première fois. Il l'avait trouvée jolie, mais il avoue ne rien savoir de son caractère. Ayant fixé son choix il en avait parlé à Tokoembelo qui avait donné son accord. Si pour une raison ou une autre Tokoembelo n'avait pas voulu, Sandiry aurait abandonné ce projet et cherché ailleurs.

Qu'il n'ait pas encore de maison n'est pas gênant : le "riha" de Zafenala (petite case où sont entreposées les récoltes) vient d'être refait à neuf. De mesure croulante il est devenu maisonnette très propre, et c'est là que Sandiry pense s'installer avec Zefina si elle lui est accordée. Il a lui-même activement participé à la réfection du riha, sans doute avec cette idée derrière la tête.

Et s'il est venu à nouveau aujourd'hui me raconter tout cela, c'est qu'il demande un peu d'argent, qu'il va donner à Zefina pour s'acheter une robe.

Si le mariage se fait, il me dit que quelques jours après il donnera au père de Zefina sans doute une chèvre. L'importance du cadeau peut varier, et pour des adultes ce serait plutôt un boeuf. Cela dépend aussi des régions. Si un boeuf est jugé suffisant ici, plus à l'Ouest, vers Bekitro, il en faut deux sinon trois. Le gendre n'est d'ailleurs pas quitte avec ce premier don qui s'appelle le "sonia" (littéralement : "signature") et est fait au moment du mariage : par ici donc une ou deux chèvres, ou plus exactement des boucs castrés, ou bien un boeuf (un vrai boeuf, castré). Plus tard, après quelques mois ou même un an, quand le mariage apparaît bien solide, est amené au beau-père le "tîlike" (littéralement : "visite"), constitué par un ou deux boucs castrés.

"Mamônjy" a exactement, en fonction du contexte, les mêmes sens, de base et dérivés, que l'expression française "faire une visite, aller voir". Plus d'une fois c'est en

employant ce mot que Tokoembelo m'a quitté, disant : "je vais voir les étrangers" si des gens de passage se trouvent dans la maison de Zafenala ou de Talilie, ou bien : "je vais voir les boeufs". Mais "mamônjy ampèla", "aller voir les filles" ou "aller voir une femme", cela signifie généralement qu'on espère que cela se terminera dans un lit - ou ici sur une natte. L'expression est très employée et nullement en mauvaise part. Il est normal, rencontrant à la nuit un jeune homme aux abords du village et lui demandant où il va, de s'entendre répondre : "je vais voir une fille" ou "je cherche une fille".

Mamonjy ampela - Quand les enfants commencent-ils? Très tôt, dès qu'ils sont pubères, et même parfois avant la puberté pour les filles. Les circonstances sont propices puisque chaque soir les enfants du village se retrouvent pour jouer sur le sable au son des tambours. Pour les plus âgés, il est facile de se perdre à deux dans l'obscurité. La petite soeur de Sandiry, Kalasòa, a douze ans au plus, mais "Kalasoa commencera à la prochaine saison froide", assure-t-il calmement. Est-il d'usage que le garçon donne quelque chose à la fille? Cela dépend de cette dernière, dit Sandiry. Un cadeau de cinquante ou cent francs paraît habituel. Elle peut réclamer davantage, elle peut aussi ne rien demander.

Mamonjy ampela - Ce n'est pas l'apanage des très jeunes. Pour tous, toute occasion est bonne et Sandiry énumère : les jeux du soir spécialement pour les enfants, toutes les circonstances entraînant de grandes réunions (pour les décès par exemple), le marché... "Pourquoi ne vas-tu pas au marché pour chercher des filles?" me demande Sandiry. Je lui répons que je me marierais bien si je trouvais une femme dont le caractère me convienne, mais que je n'ai pas envie d'aller de fille en fille. "Nous, nous allons voir les filles chaque fois que l'occasion s'en présente,

dit Sandiry en riant ; et alors, qu'une femme soit bonne ou mauvaise, cela n'a pas d'importance puisque c'est pour une fois seulement". Encore qu'avec une "mauvaise" femme on s'expose à des mésaventures puisque, dit-il, il peut arriver qu'une femme avec qui on a passé la nuit, si elle trouve insuffisant le cadeau laissé par l'homme, lui retienne son lamba le matin.

Il y a trois ans j'avais eu un jour sur ces sujets une longue conversation avec deux filles d'Antanandava âgées de treize et quatorze ans, mariées toutes les deux. La plus jeune en était déjà à son deuxième mariage. Au premier disait-elle, elle n'était pas encore pubère, elle dormait sous le même lamba que son mari, mais sans avoir de relations sexuelles.

Toutes les deux parlaient de ces fréquentations particulières entre jeunes garçons et filles, à l'occasion des jeux du soir, comme d'une chose tout à fait habituelle, et elles paraissaient ne pas s'en être privées. Mais elles indiquaient des prix plus élevés que Sandiry, jusqu'à deux cents francs. Je me souviens m'être demandé alors si c'était bien aussi fréquent qu'elles le prétendaient. Car lorsque, en 1968, le jardin était plein de légumes qui réclamaient chaque jour un bon arrosage, de nombreuses filles se disputaient le travail qui consistait à aller à la rivière chercher des bidons d'eau, à raison de cinq francs l'un. C'était, disaient-elles, afin de réunir la somme nécessaire à l'achat d'une robe ou de l'étoffe pour une chemise. Une robe pour adulte faite sur mesure au marché revient tout compris, tissu et façon, à 550 francs. J'imagine qu'elles ne se seraient pas donné tout ce mal, pendant de nombreux jours, si elles avaient pu consentir avec autant de facilité aux jeux payants du soir. Ou bien peut-être était-ce seulement l'argent qui manquait dans la poche des garçons.

Il n'est pas nécessaire d'être célibataire pour

que la coutume admette, sans réprobation pour les hommes, la recherche d'une femme pour une nuit. Un homme qui est hors de chez lui pour un ou plusieurs jours, et cela arrive souvent, est donc tout à fait libre. Et non moins libre si c'est sa femme qui est absente. Il prend seulement soin de cacher ses aventures à son ou ses épouses.

Ainsi sa femme Tonaze étant depuis plusieurs semaines avec son nouveau-né chez son père, à Mikòboke, Sindrekia me disait samedi soir, en rentrant du marché d'Andalatanosy, qu'il allait maintenant partir à Antanandava. "Mamonjy ampe-la". Car, précisait-il, Tonaze n'est pas là, c'est comme si j'étais célibataire". Il ne savait pas d'ailleurs à quelle porte il irait frapper et envisageait même de ne pas trouver, auquel cas il serait revenu dormir à Analamahery (la marche à pied ne fait peur à personne, même au soir d'un voyage à Andalatanosy qui représente pourtant déjà, aller et retour, trente kilomètres). Ce que cela lui coûte? "Ce n'est pas la même chose, disait-il, les "maquerelles" (c'est le même mot qu'en français) et les gens en brousse. Ici on retourne trois ou quatre fois chez la même femme, et c'est à la fin seulement qu'on lui donne un cadeau, 250, 300, 350 francs".

Les épouses ne sont d'ailleurs pas plus tenues à la fidélité que les époux, en cas d'absence du conjoint. Du moins d'après les explications que j'avais un jour reçues chez Rehamelo, vers Noël 1970. J'étais allé lui faire une visite mais Rehamelo n'était pas là. Je n'avais trouvé qu'une de ses filles, Lian'arae, et une belle-fille, Tsidinèhe, en compagnie d'un homme d'âge mûr qu'on me présentait comme le beau-père d'une autre fille de Rehamelo. "Pourquoi ne viens-tu pas me voir? m'avait demandé Tsidinèhe en riant. Manjakàsy (son mari, fils de Rehamelo) est parti pour plusieurs jours". Et de m'expliquer qu'en cas d'absence du mari, l'épouse n'est pas tenue à la fidélité, la seule condition à remplir étant que le mari n'en soit

pas informé. Et encore s'il l'était, il aurait le droit de faire des reproches, mais rien de plus. Pour réagir davantage, il faudrait qu'il soit par lui-même témoin d'un adultère indiscutable.

J'avais d'ailleurs eu l'occasion de m'en rendre compte, juste un an auparavant et précisément avec Manjakasy et Tsidinehe, lorsque nous travaillions sur un chantier minier au Nord de Tananarive. J'étais arrivé depuis un mois avec une nouvelle équipe d'ouvriers du Sud, d'Analamahery et des environs surtout. Parmi eux se trouvaient deux fils de Rehamelo, Manjakasy et son jeune frère Marembala, tous les deux mariés. Un jour la femme de Marembala avait accusé sa belle-soeur Tsidinehe d'être enfermée dans sa maison avec un ouvrier resté malade au camp, pendant que tout le monde était à la carrière. Les accusés niaient énergiquement. Mais Manjakasy tenait l'adultère pour consommé et réclamait la réparation, fixée par la coutume à 7 500 francs, paraît-il. L'amant présumé, qui se disait innocent, ne voulait rien savoir. Tout le camp a été en révolution pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'une assemblée de tous les ouvriers donne son verdict : une seule personne avait vu la porte de la maison de Tsidinehe refermée sur elle et l'ouvrier ; l'accusation était bien fragile. Et de toute façon Manjakasy, lui, n'avait rien vu, rien constaté par lui-même, donc c'est lui qui avait tort de demander de l'argent en réparation.

Manjakasy a mauvais caractère, et il ne s'était pas montré satisfait de cette décision. Si bien que quelques jours plus tard l'ouvrier accusé m'avait demandé à rentrer dans l'Androy, parce qu'il avait peur, disait-il, d'avoir la tête fendue d'un coup de hache par Manjakasy. Après son départ tout est redevenu calme. Je n'ai même jamais constaté d'animosité, en apparence du moins, entre les deux belles-soeurs, l'accusée et l'accusatrice. Comme avant elles se

tenaient souvent ensemble et pilaient leur riz de concert.

Il s'est présenté à nouveau une affaire semblable quelques mois plus tard : un ouvrier a été surpris avec la femme d'un autre par le mari lui-même. L'affaire ne prêtant cette fois à aucune discussion n'avait causé aucun trouble. Le séducteur avait seulement été prié de donner 7 500 francs au mari.

Sindrekia m'avait d'ailleurs dit que 7 500 francs n'est nullement le tarif immuable fixé par la coutume. C'est le mari offensé qui détermine la réparation qu'il estime due. Cette réparation en argent n'a cours qu'entre travailleurs émigrés au loin. Dans l'Androy l'affaire se règle en boeufs, et son montant dépend aussi de beaucoup de choses, en particulier de la personnalité même du fautif. Il peut atteindre quatre ou cinq boeufs s'il s'agit d'un étranger ; il est beaucoup plus faible s'il s'agit d'un homme du village, deux boeufs, un boeuf, voire moins, suivant la proximité de la parenté.

Pour en revenir à ma visite chez Rehamelo, Tsidinehe m'invitait donc à venir la rejoindre le soir, et si la proposition était faite sur le ton de la plaisanterie, elle n'en était pas moins manifestement sérieuse. Lianjarae, soeur de Manjakasy, y mettait son grain de sel : "Ça n'a pas d'importance puisque Manjakasy ne l'apprendra pas. Car il n'y a que moi qui le saurai, et je ne dirai rien". Plus étonnante m'a paru l'intervention du beau-père, témoin de la conversation qui, constatant que je n'avais vraiment pas l'air décidé, a cru devoir affirmer à son tour que la coutume ne voyait aucun inconvénient à ce que j'accepte la proposition de Tsidinehe, du moment que son mari n'en saurait rien.

CHAPITRE V

OCTOBRE 1972 - SANDRATSE

" Le "sàndratse" est une cérémonie curative cou-
" rante dont le but est d'obtenir ou de consolider
" une guérison. Le malade boit une gorgée de sang
" sur un animal vivant qui est tué aussitôt après.
" Mais cet acte final est préparé, les jours précé-
" dents et parfois jusqu'à une ou deux semaines au-
" paravant, par des réunions de la famille où l'on
" danse le "tsinjaka" (piétinement sur place).

"
" Tsarasène est une sœur aînée de Tokoembelo,
" mariée à Antanandava, fille de la même mère Ra-
" nomita.

"
" La composition de la famille de Tokoembelo à
" Analamahery est la suivante :
" - Tokoembèlo (né vers 1926, environ 46 ans)
" - sa mère Ranomita (née avant 1900 - environ
" 80 ans).
" - la deuxième femme de son père (celui-ci est
" mort); Tahirie (née vers 1905 ? plus de 65 ans)
" - ses trois épouses actuelles : Zafenàla (née
" vers 1935, près de 40 ans), Talilie (née vers
" 1942, environ 30 ans, sans enfant) et Imaria (née
" vers 1953, près de 20 ans)

- " - ses enfants, sept garçons et trois filles :
- " - Limberàza (né vers 1949, environ 23 ans)
- " et Makemàna (né vers 1953, environ 19 ans), fils
- " d'une épouse séparée depuis longtemps
- " - Sindrekia (né vers 1951, environ 21 ans),
- " fils de Volailly, également séparée depuis long-
- " temps et qui vit maintenant à Ankara dans le vil-
- " lage de son père
- " - les enfants de Zafenala ; dans l'ordre :
- " - Sandiry (né vers 1958, environ 14 ans)
- " - Kalasôa (fille née vers 1960, environ
- " 12 ans)
- " - Deux jumeaux, Sambezàfe et Retsizàfe
- " (nés vers 1966, environ 9 ans)
- " - Velosôa (né vers février 1967, 5 ans
- " et demi)
- " - Vakinàze (fille née en octobre 1969,
- " 3 ans)
- " - le bébé de Imaria, une fille âgée de
- " quelques mois (née en juin 1972)
- " - son jeune frère Fiadàna (unique fils de Ta-
- " hirie, qui a par ailleurs plusieurs filles ma-
- " riées) (né vers 1945, environ 27 ans) avec sa
- " femme Zandro et une fille d'un an)
- " Sont mariés Limberaza (deux épouses, Zafeàzo,
- " environ 18 ans, et Vâha, environ 16 ans) et Si-
- " ndrekia (à Tonàze, environ 17 ans, mère d'une
- " petite fille de quelques mois née en août 1972)

*

* *

Mardi 4 octobre

Une bonne partie de la famille de Tokoembele est partie en fin de matinée pour Antanandava : Ranomita et Zafenala, et puis les garçons, Limberaza, Sindrekia, Makemana, Sandiry. Il y a en effet un sandratse chez Tsarasene. Il se terminera demain, bien qu'il n'ait commencé qu'hier soir. Tsarasene a été malade il y a quelque temps, et ses deux fils aînés Soloantsôa et Sôra avaient dit qu'ils organiseraient un sandratse car elle guérissait. Le mois dernier, c'est son mari qui a fait un grand sandratse au cours duquel trois boeufs ont été tués, pour aider à la guérison de son pied gonflé depuis des mois par un très vilain abcès (il est déjà allé à l'hôpital d'Ambovombe).

Je suis allé à Antanandava en fin d'après-midi. Quand je suis arrivé, vers cinq heures, un bourdonnement de chants "bêko" sortait de la maison de Tsarasene, mais il n'y avait pas de "tsinjaka". Des tsinjaka, danses, il y en avait eu hier soir, et jusqu'au milieu de la nuit. Sindrekia et Makemana y avaient participé, puis ils étaient rentrés à Analamahery vers une ou deux heures du matin.

Le beko qu'on entendait à mon arrivée était le premier, m'a dit Sindrekia. Je suis entré. Dans la maison il n'y avait que quelques personnes proches de Tsarasene et les quatre chanteurs de beko assis en un petit cercle, genoux contre genoux, au milieu du mur Est. Tous les quatre, jambes repliées sous le menton, étaient enveloppés jusqu'à la hauteur de la ceinture dans leur lamba noué de façon à conserver sans fatigue cette position. Il y a deux hommes d'une cinquantaine d'années et leurs deux fils, âgés de vingt-cinq ans environ. La partie de solo est tenue à tour de rôle par l'un des plus vieux, chantant souvent avec une main fermée mise devant la bouche comme lorsque l'on tousse ou avec les deux poings posés sur les oreilles. Les trois autres accompagnent.

On m'avait dit que c'étaient d'excellents chanteurs, et c'est bien vrai. Chaque beko commence par quelques phrases inarticulées modulées du fond de la gorge par celui qui va être en solo. Les autres suivent peu à peu, et lorsqu'ils sont tous en action le premier commence la partie chantée. Je ne comprends à peu près rien, du moins rien de suivi, car les paroles sont débitées à toute vitesse. Ils ont plusieurs façons de chanter.

- Parfois, si le débit des paroles est rapide, le rythme général du beko est ample. Chaque phrase parlée s'enchaîne à un motif préalable inarticulé, seulement modulé. Les trois autres assurent un accompagnement en bourdon également inarticulé. Quelquefois en plus, ils prononcent en même temps que le premier les ultimes mots de la phrase, ou bien ils ponctuent la chute de chaque phrase de quelques mots autres, mais toujours les mêmes, qui reviennent obstinément. Malgré la vitesse d'élocution tout est parfaitement synchronisé ; on voit qu'ils ont ensemble une très longue pratique. Je me demande d'ailleurs quelle est la part de texte fixe et la part d'improvisation, car les noms de Tsarasene et de membres de la famille, Limberaza en particulier, passent dans les paroles. Ces noms mis dans les blancs d'un texte qui par ailleurs resterait le même en tous lieux sont-ils les seuls éléments qui font que le beko est adapté à Tsarasene, ou la part des paroles créées pour chaque circonstance est-elle plus grande? Je ne sais.

- Parfois la part chantée, articulée, est beaucoup plus importante que les intercalations modulées et comporte de longues phrases. Part chantée, cela ne veut d'ailleurs pas dire portée par une véritable mélodie, le beko étant alors la reprise incessante, avec des paroles différentes, d'une même phrase musicale débitée d'une façon presque uniforme tant en ce qui concerne la ligne mélodique que le rythme.

- Parfois passe un intermède au rythme encore plus rapide : des phrases de quelques mots seulement, lancées à toute allure, sans reprendre la respiration, par un chanteur ou plusieurs ensemble. Le genre doit rappeler les comptines enfantines, avec la mise bout à bout de petites phrases sans grand rapport entre elles, et sûrement sans rapport avec la situation. Au passage, je saisis qu'on va cultiver le manioc, ou les patates, ou garder les boeufs.

Je repars au moment où le soleil se couche. Les beko continuent. C'est plus tard, dans la soirée, me dit-on, qu'il y aura les danses "tsinjaka".

Jeudi 5 octobre

Lorsque j'ai quitté Analamahery le village de Tokombelo était presque désert, tous ceux qui le pouvaient étant partis à Antanandava pour le sandratse de Tsarasene. Lorsque j'y arrive à mon tour vers une heure et demie, la danse "tsinjaka" bat son plein dans la maison de Tsarasene. C'est une assez grande maison en planches de fantiolotse. "Il n'y a pas longtemps que c'est commencé" me dit Tokombelo. Pour le moment les danseurs, hommes, femmes et quelques enfants, s'y donnent avec ardeur, et le rythme des battements de pieds et des halètements sort puissamment, avec la poussière, par les trois portes ouvertes ; trois portes qui ne permettent d'ailleurs ni d'entrer ni de voir l'intérieur, car la maison est comble, et des jambes qui s'élèvent et s'abaissent en mesure forment une grille mouvante tout contre les ouvertures. Ils doivent avoir bien chaud, pressés dans cet espace étroit et alors qu'en fin de matinée, malgré le ciel à demi voilé, le thermomètre oscillait entre 37 et 38°.

Les participants au tsinjaka sont surtout les plus proches parents de Tsarasene. Une quinzaine de personnes sont restées dehors, par petits groupes, dans l'ombre des maisons voisines, ou assises courbées sous le riha, le grenier à provisions qui est ici monté sur pilotis, ou encore, comme Tokoembelo et moi, tassés avec précaution contre un buisson épineux.

Sandiry est rentré hier et m'a dit que la mère de sa fiancée était d'accord pour le mariage. C'est moi qui l'apprends à Tokoembelo, qui s'en montre très heureux. Il y a quelques jours, il me montrait avec fierté toutes les maisons qui composent son village ; elles se sont récemment augmentées de la maison de Sindrekia et d'une maison pour Vaha, la deuxième femme de Limberaza. Et il reprend maintenant : "C'est très bien d'avoir beaucoup d'enfants mariés, et beaucoup de maisons. S'il y a des étrangers de passage, et pas assez de place pour dormir chez Zafenala, il y en aura chez Talilie. S'il n'y a rien à manger chez Talilie, il y en aura chez Imaria. S'il n'y en a pas chez Imaria, il y en aura chez Zafeazo (première femme de Limberaza) ou chez Vaha". Et il suppose déjà les nouvelles maisons qui se dresseront après le mariage de Sandiry, ensuite pour Makemana (qui a déjà pris femme pendant quelques semaines à la fin de l'année dernière), et plus tard pour les jumeaux puis pour Velosoa.

Cependant la danse s'est arrêtée dans la maison et on entend maintenant, comme hier, les chanteurs de beko. "Entrons aussi", me dit Tokoembelo. Les quatre chanteurs d'hier, au même endroit, dans les mêmes poses, ont repris leur récital qu'écoute aujourd'hui une assistance nombreuse, assise bien serrée sur la natte. En gros et comme d'habitude, les hommes sont plutôt dans la moitié Est, les femmes dans la moitié Ouest. Tokoembelo et moi réussissons encore à nous faire deux petites places. Tout le monde est assis

à l'exception de Soloantsoa et de Fora, les deux fils de Tsarasene qui ont organisé le sandratse. Eux sont debout, les pieds plantés où ils peuvent entre les assis, et de temps en temps ils ponctuent les beko d'un appel sonore. Le premier tient une petite bouteille à coca-cola pleine de toaka (alcool) dont il remplit un petit verre très épais. Puis il offre le verre aux hommes, parfois aux femmes. Tokoembelo absorbe d'un coup le verre plein, puis un autre à demi-rempli. Ensuite à plusieurs reprises Soloantsoa insiste

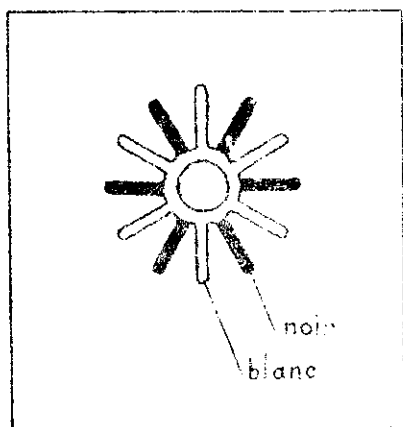


Fig. 4 : dessin sur le front
(pour le sandratse)

beaucoup pour qu'il en reprenne encore, mais "c'est mauvais d'être complètement ivre" déclare Tokoembelo, et il refuse le verre ou, s'il est tout de même obligé de le prendre, il le rend après y avoir seulement trempé les lèvres. Quand la petite bouteille est vide, Soloantsoa sort et revient peu après avec la bouteille pleine. Deux fois je le vois ainsi aller se réapprovisionner.

Tsarasene est là aussi, assise près des chanteurs de beko, l'air absent. Elle porte sur le front le dessin d'une étoile à douze branches, six blanches et six noires. En entrant je suis allé lui donner un billet de cent francs. Ce cadeau qu'on appelle le "basimèna" est donné lors des enterrements aux femmes touchées par le deuil, ou bien dans un cas de sandratse comme aujourd'hui. Tokoembelo, en tant que frère de Tsarasene, fournit une contribution plus importante : un des animaux qui doivent être sacrifiés. Mais il m'expliquait tout à l'heure que Fanombèna, le mari de Tsarasene, avait envie de garder ce mouton et allait donner une chèvre à la place. Quant à ce que Fanombèna allait lui-même fournir, Tokoembelo ne le savait pas encore ; deux chèvres peut-être.

Au bout d'un moment, et sans que les chanteurs de beko se soient arrêtés, l'assistance s'est levée et a commencé, mollement d'abord puis avec de plus en plus d'ardeur et d'ensemble, à danser le tsinjaka. Le martèlement des pieds déplace peu à peu les nattes qui se gondoient; il est accompagné de halètements rauques et aussi de battements de mains. Dans cet espace étroit c'est un vrai vacarme (la case a 3,5m de côté environ, et tout à l'heure il y avait jusqu'à trente personnes assises). Soudain Tsarasene, la seule restée assise (avec moi tassé dans un coin) se lève et se met à danser à son tour, lentement d'abord, puis avec de plus en plus de conviction. Les femmes avaient déjà commencé à chanter leur danse, sans s'occuper des beko qui continuaient. Mais lorsque Tsarasene entre dans la danse générale, les quatre chanteurs s'arrêtent et quittent la maison.

Je les suis peu après, tandis que la danse avec Tsarasene continue à l'intérieur. Plusieurs fois ensuite j'essaie de jeter un coup d'oeil à l'intérieur pour voir si Tsarasene participe toujours, mais par l'une ou par l'autre des trois portes, c'est tout aussi impossible que lorsque je suis arrivé.

Vers trois heures et demie Tokoembelo fait sortir tout le monde. Sur plusieurs nattes qu'on étend devant la maison prennent place quelques femmes et notamment Tsarasene, sa mère Ranomita et Talilie. Deux cuvettes pleines d'eau sont posées au bord des nattes. Les quatre chanteurs de beko y prennent place à leur tour sur l'extrémité Est et ils recommencent leurs chants. Cependant la plupart des femmes se regroupent peu à peu devant la maison, côté Ouest, et très progressivement, avec de fréquents arrêts, elles reprennent leur danse, tournées vers l'Est. Au bout d'un moment Tsarasene se lève et va les rejoindre; ou plus exactement elle ne rentre pas dans leur groupe mais danse devant, en lui faisant face, comme font aussi parfois

un ou deux garçons. De temps en temps Talilie se lève, une cuvette à la main, et va frotter d'un peu d'eau les jambes de Tsarasene.

Deux chèvres et un mouton (est-ce le mouton de To-koembelo ou un autre?) étaient attachés sous un arbre, une centaine de mètres à l'Ouest. De jeunes garçons vont chercher les trois animaux, les amènent devant la maison, les couchent en leur liant les quatre pattes ensemble. D'Est en Ouest il y a à la suite l'un de l'autre, tête tournée vers l'Est et pattes vers le Sud, un bouc castré, le mouton (vrai mouton, castré) et une chèvre. Toute l'assistance, assise ou dansante, se trouve entre la maison et les trois animaux alignés

La danse ne s'est pas arrêtée mais elle change de caractère. Le groupe des femmes s'est un peu avancé vers l'Est et tend à se former en arc de cercle plutôt qu'en ligne droite. Surtout, les garçons et quelques hommes sont entrés en action, faisant face aux femmes. Mais ce n'est plus avec le piétinement habituel, assez statique même lorsqu'il est appuyé. C'est un exercice beaucoup plus aérien, des sauts légers d'une jambe sur l'autre, toujours en mesure, tandis que des lèvres des danseurs sortent une sorte de sifflement rythmé : "tss-tss-tss-tss...".

Pendant que derrière les trois animaux un homme affûte sur une pierre le couteau qui va être utilisé, la danse se précipite. Totombity, beau-frère de Tsarasene (frère de son mari Fanombena), le prend et s'approche de la première chèvre, celle de l'Est (le bouc castré). D'une cuvette on verse un peu d'eau sur le front de la bête pour le laver vaguement, puis Totombity y fait deux incisions en croix. Un peu de sang apparaît. Tsarasene qui s'était agenouillée devant l'animal se penche, y pose ses lèvres et boit une gorgée de sang (ou plus probablement aspire tout juste quelques gouttes) pendant que l'assistance

éclate en cris stridents. Elle se déplace un peu, s'agenouille maintenant devant le flanc. On y fait aussi couler un peu d'eau, on le lave, puis Tsarasene se penche et boit une gorgée de l'eau que l'on verse à nouveau sur la toison. Nouveaux cris de la foule pressée autour des animaux. Tsarasene se relève et s'éloigne, tandis que Totombity plonge jusqu'à la garde le couteau dans la poitrine de la chèvre, l'agite un peu dans la plaie qui sans doute doit aller jusqu'au coeur, puis sans plus s'en occuper s'approche de la deuxième chèvre, celle de l'Ouest. Le même cérémonial exactement est repris : eau pour laver le front, incisions en croix où Tsarasene boit un peu de sang, eau pour laver le flanc et pour qu'y boive Tsarasene, enfin mort donnée par le couteau plongé jusqu'au coeur. Le sandratse est terminé, et tout le monde s'est déjà détourné lorsque Totombity accomplit la dernière formalité : le mouton entre les deux chèvres est à son tour tué d'un coup de couteau dans le coeur (mais Tsarasene n'a bu sur lui ni sang ni eau.).

Il est alors cinq heures moins le quart. Pendant que les assistants vont s'asseoir par petits groupes en attendant la distribution de viande qui aura lieu tout à l'heure, Tsarasene s'éloigne vers l'Ouest avec quelques femmes jusque derrière un buisson. Un sandratse se termine en effet pour l'intéressé par un bain et un changement de vêtements. Mais je crois que pour aujourd'hui le bain est escamoté, car j'entends qu'on s'étonne au moment où elles partent : "Ah! il n'y a pas d'eau". Mais elles ont emporté un paquet de vêtements et Tsarasene revient quelques minutes plus tard, vêtue de frais.

Tout est maintenant terminé. Tsarasene s'est rassise sur les nattes devant la maison auprès de sa mère Ranomita. Je vais dire au revoir à Tsarasene, Tokoembelo se chargeant d'attendre la viande et de me rapporter ma

part. De leur côté les femmes, Talilie, etc... avec les enfants comme Velosoa, prennent déjà aussi le chemin du retour. Tout le monde rentrera le soir plus ou moins tard, à l'exception de Ranomita qui ne doit regagner Analamahery que demain matin.

CHAPITRE VI

OCTOBRE 1972 - DECES

Mardi 10 octobre

Un homme d'Antananarava est passé ce matin pour annoncer la mort d'un jeune homme, Tsilombiry, pendant la nuit. D'après Fiadana, il devait avoir dans les vingt-cinq ans et était malade depuis longtemps. Fiadana n'a pas tardé à partir en compagnie de Limberaza et Sindrekia. Ils devaient se retrouver à la sortie d'Analamahery avec Rengovy et tous les autres.

J'y suis allé aussi vers dix heures. L'enclos de Tsilombiry est le dernier du village vers le Sud. On n'a pas encore entendu de fusil, alors qu'en juin la mort de la soeur de Rengovy, qu'on attendait sans doute, avait été aussitôt annoncée par de nombreux coups de feu ; mais je suis guidé vers l'enclos par un brouhaha confus de lamentations.

Des groupes de femmes sont assis contre la maison, devant (côté Nord) et sur le côté Ouest, et d'autres sous plusieurs arbres isolés à l'Ouest. Derrière la maison on dépèce un boeuf dont les cornes garniront le tombeau. Aussi sa chair est-elle fady non seulement pour la parenté directe, mais pour tous les habitants d'Antananarava et d'Analamahery (qui sont tous apparentés, leurs ancêtres d'il y a trois ou quatre générations appartenant tous à

une même famille). La viande en serait distribuée aux gens venant d'autres villages. Devant la maison, une dizaine de marmites bien alignées sont déjà en batterie.

Un nouvel arrivant se présente, un homme de quarante à cinquante ans. Devant la porte Nord-Est il rejette son lamba sur sa tête et, se courbant pour entrer, il commence sa lamentation : "Mâte Aba - e..." - "Père est mort...". Les premiers arrivés se sont déjà acquittés de ce devoir, et les hommes se sont regroupés une cinquantaine de mètres au Nord de la maison, sous un bouquet de famata. Ils sont vingt à trente assis en vis-à-vis sur plusieurs nattes, parlant de tout autre chose que du décès qui les a amenés là. A côté de la maison, dans le groupe des femmes, c'est parfois le silence, mais le plus souvent s'élèvent des lamentations qui tendent parfois à s'organiser en une sorte de litanie.

Je suis reparti peu après : mais Fiadana, Limberaza et Sindrekia ne sont rentrés que dans l'après-midi. Ils m'ont dit que le groupe d'hommes chargés de trouver l'arbre du cercueil était parti.

Jeudi 19 octobre

C'était aujourd'hui la mise en cercueil de Tsi-lombiry. Contrairement à ce qu'on m'avait dit elle a attiré peu de monde, la plupart des gens d'Analamahery ne s'étant pas dérangés. Ce matin pourtant quelques-uns, dont Tokoembelo, y ont conduit leurs boeufs. Les troupeaux n'ont fait que passer une fois près de la maison, puis sont repartis aussitôt.

Quand je suis arrivé au milieu de la matinée, une vingtaine d'hommes à peine étaient assis sous les famata, quelques femmes se trouvaient sous de petits arbres près

de la maison mortuaire, et davantage sous l'abri de branchages qui prolonge maintenant cette dernière. Tout est bien calme. Un petit boeuf, qui sera sans doute sacrifié dans l'après-midi, est attaché dans un coin de l'enclos. Le bucrane du premier boeuf tué le jour du décès est posé sur le toit de la case. A côté d'elle, côté Est, le cercueil qui y sera rentré cet après-midi est recouvert de quelques branchages épineux, et derrière lui est posé le couvercle. Négligemment jeté en travers de la haie d'agaves derrière la maison, un autre cercueil : en effet on a dû aller chercher successivement deux arbres, le premier s'étant révélé défectueux lors de son façonnage.

Devant la maison mortuaire sont régulièrement alignées une dizaine de marmites, mais il n'y a de feu que sous quelques-unes ; une femme sortant de l'abri de branchages vient les surveiller de temps en temps. La scène ne s'anime que vers onze heures. Une quinzaine de femmes se rassemblent à l'Ouest de la maison, s'alignent plus ou moins en Nord-Sud, tournées vers l'Est, et se mettent à danser ("mitslajaka") en chantant. Il y a habituellement une forte proportion de femmes d'âge mûr et âgées, mais pour le moment ce sont surtout de jeunes femmes, voire des jeunes filles et des enfants, qui lancent la danse. Trois porteurs de fusil, de loin, déchargent leurs armes puis, dans l'ombre d'une petite case, se mettent au travail pour reconstituer leurs munitions (les mêmes douilles remplies d'un mélange de poudre de leur composition resservent indéfiniment ; les amorces au fond du culot sont réactivées avec un fragment de frottoir de boîte d'allumettes).

Au début de la danse un troupeau de boeufs, uniquement les bêtes de la famille, a traversé l'enclos. Maintenant que la danse est commencée, les hommes se lèvent et quittent l'ombre des famata, emportant les nattes sur lesquelles ils étaient installés. Ils vont se rasseoir face

aux femmes à l'Est de la maison de Tsilombiry, en plein soleil cette fois, le long de la haie d'agaves. Quelques hommes seulement restent sous les famata, soit qu'ils en apprécient la fraîcheur, soit qu'ils aient une conversation à terminer.

Je suis parti peu après, ni le groupe des hommes ni celui des femmes ne s'étant beaucoup augmentés. La réunion est loin d'être aussi importante que pour Dipatse il y a trois semaines. D'après Tokoembelo qui ne rentre que le soir, il n'y a pas eu plus d'affluence dans l'après-midi, et aucune autre activité que la danse des femmes.

CHAPITRE VII

OCTOBRE 1972 - CULTURES

Vendredi 27 octobre

Volaily, la mère de Sindrekia, est arrivée lundi à Analamahery pour arranger l'intérieur de la maison qui doit dans quelques semaines accueillir Tonaze et son bébé. Une jeune femme doit aller accoucher pour la première fois chez son père, et elle ne rentre chez son mari qu'au bout de trois mois. Toutefois le délai peut être réduit à deux mois si ses parents sont d'accord. En fait Tonaze n'a pas accouché chez son père à Mikoboque. Elle s'est laissée surprendre par les événements à Analamahery, à la mi-août. Elle est partie à Mikoboque une semaine plus tard. Bien que cela signifie la fin de sa liberté de célibataire, Sindrekia paraît assez pressé de la voir revenir. Il est allé à Mikoboque demander son retour au père de Tonaze au bout de deux mois, il y a de cela deux semaines, mais celui-ci a dit qu'il laisserait partir sa fille seulement au bout des trois mois réglementaires.

Tonaze trouvera une maison neuve entièrement faite en bozaka, toit et murs. Sindrekia a ajusté les deux portes il y a une semaine. Restait l'arrangement du sol qui est du ressort des seules femmes. C'est ce que Volaily est venue faire, avec de la terre ordinaire pour le sol proprement dit, de la terre de termitière pour le façonnage du foyer, et un mélange de terre et de bouse de vache pour un :

sorte de bouclier plaqué sur le mur d'herbe sèche au-dessus du foyer. Tout est donc prêt - à l'exception de l'angle Nord-Est : en effet il y a là une poule en train de couver. On n'a pas voulu la déranger, et le sol n'a pas été recouvert de terre battue à cet endroit. Ce sera fait quand la poule aura libéré la place.

Volaily repartira à Ankara demain sans doute. Aujourd'hui c'est de culture qu'elle s'occupait. Il y avait en effet trois enterrements dans les environs, car c'était un jour favorable pour ce genre de cérémonie. Mais un jour d'enterrement, me disait Sindrekia hier soir, est aussi un bon jour pour la culture - par contre il vaut mieux ne rien planter le jour où est survenu un décès. Ces règles, reconnaît-il, ne sont pas suivies bien strictement. Néanmoins lui voulait, avant d'aller dans l'après-midi assister à la fin de la cérémonie de Manalihara, profiter de cette bonne journée pour mettre des graines en terre le matin. J'ai dit que je l'accompagnerais.

Nous sommes partis à trois, avec sa mère Volaily portant sur la tête dans une petite soubique quelques épis de maïs et des graines de pastèque "voazàvo". Il était déjà presque huit heures, et pourtant on est levé avant cinq heures, mais il fallait d'abord s'occuper du troupeau, le partager et le faire partir avec les frères qui allaient le suivre jusqu'au soir. Ensuite seulement nous avons quitté le village à notre tour, nous dirigeant vers Ambararàta par le chemin pour charrette qui traverse la forêt.

Ambararata c'est, le long de la rivière Andranomèna, toute une zone compartimentée par des haies d'agaves en larges parcelles de plusieurs hectares dont l'aspect n'évoque en rien des champs : c'est une semi-forêt, en général non défrichée, avec beaucoup d'arbres, d'arbustes, de buissons. L'appropriation ne date pas d'hier, comme le

montrent les haies d'agaves déjà anciennes, mais ces terres sont encore en grande partie des champs en réserve, qui servent tout au moins de pâturages individuels aux troupeaux familiaux. Ainsi les boeufs de Tokoembelo sont souvent dans son champ d'Ambararata. Le seul ennui, c'est que la rivière Andranomena garde l'eau encore moins que la Lambomaty, qui passe à Analamahery : le sable est sec jusqu'au tréfonds, et au milieu du jour il faut donc emmener les bêtes à plusieurs kilomètres, à travers la forêt, jusqu'aux trous d'eau creusés dans le sable de la Lambomaty.

Du terrain de Tokoembelo, une partie est restée à l'état de nature, et Makemuna y surveillait ce matin son troupeau ; une partie est plus ou moins défrichée et mise en culture, par petites pièces de terre non jointives. L'une d'elles est maintenant à Sindrekia, qui y a passé la charrue avant-hier mercredi. Les autres sont cultivées par Zafenala, par Zafeazo et Vaha (les deux femmes de Limberaza), chacune la sienne. L'orage de mardi, qui a bien arrosé le village et une partie de ses environs, n'a guère mouillé Ambararata, et les graines confiées à la terre ont peu de chance de prospérer. C'est donc uniquement pour le principe, parce que c'est jour d'enterrement, que Sindrekia voulait y faire quelques semis, d'ailleurs très réduits : quelques dizaines de graines seulement de maïs et pastèque ont été semées, puis nous sommes repartis en suivant le cours de la rivière.

Plus d'un kilomètre en aval, Sindrekia m'a montré un autre champ de Tokoembelo, moins boisé mais aussi peu cultivé. Il est traversé par un petit "ruisseau" au fond duquel Tokoembelo a planté plusieurs jeunes bananiers. Sur la rive opposée s'étend un vaste champ appartenant à Vondraza, coupé lui aussi par un vague ruisseau, et plein de manioc. Ce manioc est d'une espèce non courante, avec des tiges de deux mètres et des racines dont la grosseur

est, paraît-il, en rapport. Sindrekia en coupe trois ou quatre branches, puis, continuant à marcher encore dans la rivière pendant quelques centaines de mètres, nous rejoignons Volaily qui déjà s'est mise au travail dans le deuxième champ de Sindrekia. Ce champ n'est pas très grand (à peine un demi-hectare) mais est pour lui tout seul. Le terrain a été défriché par Tokoembelo il y a trois ans. Ramomita y avait semé du maïs l'an dernier ; Sindrekia en a repris cette année l'aménagement et s'en considère désormais comme l'unique propriétaire.

Là nous avons travaillé une heure. J'ai aidé à faire les trous où Volaily laissait tomber les graines de maïs trois par trois avant d'y repousser la terre du bout du pied. Travail facile : il suffit pour chaque trou d'un petit coup de fangaly dans cette terre sableuse, située juste en bordure de la rivière. Puis, pendant que Volaily semait des graines de pastèque et que Sindrekia mettait en terre les tiges de manioc de Vondraza coupées en tronçons de trente à quarante centimètres, j'ai commencé à biner - "miàva" - ce qui venait d'être ensemencé en maïs : accroupi, maniant un léger fangaly à l'horizontale pour ameublir la surface du sol et en déraciner l'herbe ; car les semailles ont là été faites dans la terre brute, non encore travaillée.

En partant, Sindrekia suspend à une branche d'arbre une petite botte d'herbe sèche pour signaler, à l'intention des gardiens de boeufs, la présence d'un terrain cultivé. En effet, s'il existe déjà sur les autres côtés du terrain une clôture, d'ailleurs insuffisante, mais qui en marque du moins les limites, le long de la rivière par contre il reste largement ouvert, et on peut l'aborder sans se rendre compte qu'on pénètre dans un champ.

CHAPITRE VIII

NOVEMBRE 1972 - DEMELES CONJUGAUX

Vendredi 3 novembre

Tokoembelo était venu avant-hier soir m'emprunter ma lampe de poche pour inspecter son poulailler où, disait-il, il devait y avoir un serpent qui effrayait les poules. Hier soir, un poulet y est passé de vie à trépas. Il gisait sur le flanc, vivant encore bien qu'à demi-éventré, tandis que nous nous interroguions, devant la porte. "Je ne sais pas si c'est un serpent qui a fait cela" disait Tokoembelo, réflexion qui paraissait manquer du plus élémentaire bon sens, à voir la blessure de la pauvre bête. J'ai suggéré, hautement approuvé par Talilie, que ce serait plutôt l'oeuvre d'un chat sauvage. Et c'est bien dommage, car on peut craindre que, tout comme il y a trois ans, il sévisse dans le quartier jusqu'à ce que tous les poulaillers soient vides.

Tandis que nous restions accroupis dans le noir, devant la petite case, à épiloguer sur l'incident, Tokoembelo m'a raconté ce qu'il avait fait dans la journée : avec Rengovy, et un tel, et un tel, et un tel, bref, une forte délégation du fokonòlona (ensemble des hommes du village), il avait accompagné à Antanandava Vondraza chez son beau-père, afin de ramener la paix dans la famille, et la femme de Vondraza à Analamahery.

Voici ce qui s'était passé. Añalae, dont le père est à Antanandava, est depuis longtemps le femme de Vondraza. Vondraza, au moment du dernier Nouvel An, a pris une deuxième épouse, et je sais qu'Añalae a très mal accepté la chose. J'ignore ce qu'ont été ensuite les relations entre la "valy bè"(première épouse) et la "valy masay" (deuxième épouse), mais en tout cas il y a un mois, elles se sont disputées violemment, et c'était sérieux puisque, dit Tokoembelo, elles se menaçaient d'un couteau. Añalae avait alors quitté le domicile conjugal pour rentrer chez son père à Antanandava. Et Vondraza avait déclaré publiquement que si Añalae avait tué sa valy masay, lui aurait tué Añalae. Le fokonolona a jugé que ces paroles étaient graves et que Vondraza avait entièrement tort de les prononcer ; et qu'il en devait réparation au père d'Añalae, réparation fixée à deux chèvres. C'était l'objet du voyage de tous ces hommes hier à Antanandava : ils accompagnaient Vondraza qui conduisait deux chèvres au père d'Añalae. Celle-ci est rentrée avec Vondraza à Analamahery. Les fautes sont effacées, et tout est bien, paraît-il - pour le moment.

CHAPITRE IX

NOVEMBRE 1972 - ENTERREMENT DE TSILOMBIRY

Mercredi 15 novembre

Aujourd'hui, premier jour de réunion à Antanandava pour l'enterrement de Tsilombiry. Tokoembelo me le disait ce matin : tout le monde allait aujourd'hui converger vers Antanandava en apportant des corbeilles de manioc ; demain, jour de l'enterrement, défileraient les troupeaux de boeufs.

Lorsque j'arrive vers onze heures, il y a déjà beaucoup de monde dans l'enclos de Tsilombiry. A l'Ouest de la maison le groupe des femmes s'allonge sur un front de plus de vingt danseuses. Les hommes sont assis en face, le long de la haie d'agaves. Rengovy est comme d'habitude sur la natte centrale et lorsqu'il m'aperçoit

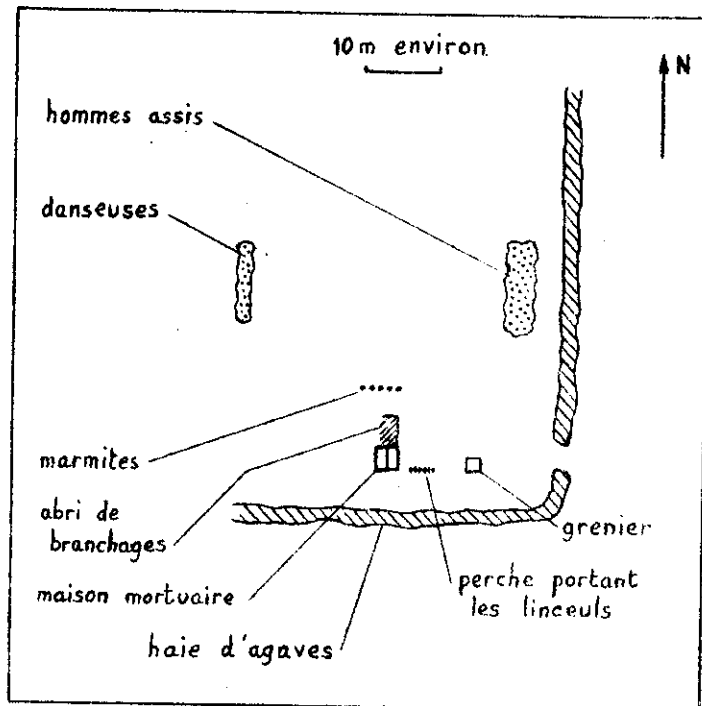


Fig. 5 : disposition de la réunion mortuaire

il m'appelle auprès de lui. On se presse sur plusieurs autres nattes, mais la plupart des assis le sont soit sur la terre (qui est ici plutôt de la poudre de bouse de vache), soit sur quelque bout de bois qu'ils ont pu trouver à portée de la main.

Le couvercle du cercueil est toujours rangé le long de la case, côté Est, sous quelques branchages épineux. Le premier cercueil est resté sur la haie d'agaves, là où on l'avait rejeté. A l'angle Sud-Est de la maison, sept ou huit linceuls "telo soratse" sont noués sur une perche horizontale disposée en Est-Ouest. Devant la case, l'alignement des marmites n'en comporte pour le moment que cinq ou six ; une femme vient de temps en temps entretenir le feu et rajouter de l'eau. Quelques pas au-delà des marmites, une rangée parallèle est constituée par vingt-cinq corbeilles de manioc environ, accolées par petits paquets qui correspondent sans doute aux groupes qui les ont apportés. Bientôt une quinzaine de nouvelles arrivantes en file indienne viennent déposer, sur une deuxième ligne parallèle, autant d'autres corbeilles de manioc qu'elles portaient sur la tête. Le manioc n'est pas obligatoire. En d'autres saisons on aurait du maïs ou des patates.

Un peu plus tard plusieurs femmes commencent le transport de tout ce manioc près du grenier situé à l'Est. Alors que tous les visiteurs et visiteuses ont leurs beaux vêtements, elles, sont en tenue de tous les jours : ce sont des femmes de la famille, et pour elles c'est jour de grand travail. Certaines corbeilles sont vidées sur le sol, d'autres y sont posées pleines. Je ne sais quand leurs propriétaires viendront les récupérer et comment elles les reconnaîtront, car elles sont toutes identiques, corbeilles pas très grandes, sans anses, en grosse vannerie solide destinée à ce genre de contenu. Une quinzaine de corbeilles arriveront encore d'un seul coup et seront déposées devant les marmites.

La réunion suit son cours habituel. Alignées en Nord-Sud les femmes dansent, piétinant sur place. Des hommes se lèvent de temps en temps et, isolément ou par petits groupes, ils s'avancent vers elles en dansant également, portant un fusil qu'on leur a mis chargé entre les mains ou plus souvent brandissant leur bâton. Lorsqu'ils reviennent, avant de regagner leur place ils se campent devant le groupe de Rengovy et proclament leurs richesses. Certains les déclarent sur un ton vainqueur, presque agressif, avec pour quelques-uns d'énormes exagérations dont personne n'est dupe. D'autres au contraire paraissent presque gênés de cette obligation. On donne toujours le nombre des boeufs, précisant aussi éventuellement celui des vaches et des veaux. Souvent on ajoute quelques mots sur les champs, sur la récolte qui a rempli tant de sacs ; et à l'occasion on cite sa charrette, sa charrue, sa bicyclette ou son poste de radio.

Trois chanteurs de beko sont assis devant les hommes. Un autre fait cavalier seul, et de temps en temps on le voit dressé, immobile ou déambulant en chantant, deux doigts touchant les oreilles.

Un petit troupeau de boeufs est amené dans l'enclos, remmené aussitôt ; les bêtes de la famille sans doute. De temps en temps un homme amène un boeuf tenu par une corde, une bête petite en général, et le fait aller et venir devant le groupe des hommes. Deux chèvres sont aussi présentées de cette façon. Il s'agit des animaux donnés par la parenté du côté des femmes, gendres des ascendants de Tsilombiry et familles des brus.

La troupe des femmes dansant s'amenuise peu à peu au profit des groupes assis dans l'ombre des arbres voisins. Il ne reste plus que quelques jeunes filles quand on entend tout proche l'appel des tambours. C'est la débandade, les ultimes danseuses quittent l'enclos en courant.

Il est juste quatorze heures. Le groupe des hommes s'est d'ailleurs lui aussi éclairci. Et comme le soleil passe de plus en plus souvent entre les nuages, tous se lèvent et se dirigent vers le bouquet de famata qui se trouve une cinquantaine de mètres au Nord de la maison.

Il n'y aura plus rien maintenant. Les gens attendront seulement la distribution de nourriture et prépareront leurs quartiers pour la nuit. Je quitte l'enclos pour me diriger vers celui de Tsiampy (soeur de Tokoembelo). Au loin évoluent au pas de course deux groupes de tambours. Tout à l'heure sans doute ils s'arrêteront et les garçons commenceront la lutte "ringa".

Avant d'arriver chez Tsiampy je rencontre sa fille Kasihe (dix-sept ans) et une autre jeune femme, de peu son aînée, qui s'y rendent aussi. Tsiampy m'offre un plat de manioc cuit en petits morceaux. Kasihe allaite son bébé de quatre mois puis le passe à Tsiampy qui se charge de la toilette. Elle utilise pour cela l'eau d'une boîte de conserve qui a tiédi près du feu. Tsiampy tient le bébé sur ses genoux et, de la main droite, le frotte avec l'eau qu'elle puise dans la boîte, depuis la tête jusqu'aux pieds, sans souci de l'eau qui coule sur sa robe et sur la natte ; de toute façon, ça n'en fait pas beaucoup.

Puis Tsiampy fait manger le bébé. Dans un petit bol émaillé, un liquide grisâtre fait d'un mélange d'eau et de lait a lui aussi tiédi auprès du foyer. Le bébé renversé sur ses genoux, Tsiampy le lui enfourne avec une petite cuillère, dans un mouvement rapide et régulier, sans tenir compte des larmes et des hoquets de son petit-fils.

Lorsque je pars, Kasihe et sa compagne quittent aussi la maison. Kasihe fait ses recommandations à Tsiampy au sujet du bébé : il faut lui donner à boire. Puis elles

s'en vont. "Elles vont suivre les tambours, ce sont encore des enfants" dit Tsiampy.

Jeudi 16 novembre

Une averse est tombée dans la nuit. Aussi j'ai d'abord ce matin travaillé longtemps au jardin avant de partir pour Antanandava. Tokoembelo et Fiadana ont passé pendant près d'une heure la charrue dans le champ au Sud de l'enclos, puis ils ont laissé Zafenala y mettre des graines de maïs pendant qu'ils se préparaient à partir. En venant me dire au revoir, Tokoembelo m'informe que Limberaza est déjà parti pour l'enterrement avec les boeufs (les vrais boeufs "vòsitse", castrés), tandis que Sindrekia garde les vaches et les taureaux dans la forêt. Car seuls les boeufs participent aux enterrements. C'est que, dit Tokoembelo, les vaches auraient du mal à suivre les boeufs et se trouveraient fortement bousculées au moment du défilé au pas de course ; et si les taureaux étaient de la partie, il y aurait des bagarres.

Quand j'arrive à Antanandava après onze heures, j'ai appris en route que le cercueil avait déjà quitté la maison mortuaire et avait été porté à l'Ouest du village. Les coups de feu me guident vers le rassemblement qui se tient sur un terrain plat ombragé de nombreux arbres, sakoa et halomboro. L'endroit est agréable et tout le monde, à l'exception des danseuses, a facilement trouvé place à l'ombre. A l'Est se trouvent les hommes, à l'Ouest sont dispersés de nombreux petits groupes de femmes, celles qui ne dansent pas, qui sont en particulier chargées d'enfants.

Il y a moins de danseuses qu'hier. Le cercueil recouvert par les linceuls a été déposé au Nord du terrain sous un grand sakoa. Il est allongé en Est-Ouest et derrière

lui, à l'Ouest, de très nombreuses femmes sont massées dans le reste de l'ombre. Dans un bosquet au Sud du terrain se trouve aussi beaucoup de monde : les trois possesseurs de fusil y ont installé leur atelier de recharge ; de petits groupes familiaux, hommes, femmes et enfants y sont éparpillés ; et puis il y a aussi un garçon d'une vingtaine d'années muni d'un accordéon. Je le vois boire un verre de toaka, et manifestement ce n'est pas le premier. Il parle beaucoup. De temps en temps il tire quelques sons de son instrument, et c'est un centre d'attraction pour toute une bande de jeunes filles et d'enfants. Plusieurs fois un homme s'avance avec un air furieux vers la troupe des jeunes filles qui se dispersent en courant, leur intimant en vain l'ordre d'aller danser. A la fin, c'est l'accordéon qui est confisqué et emmené jusqu'au groupe des hommes.

Peu après d'ailleurs, à midi juste, ce qui restait du groupe des danseuses, qui s'était réduit de plus en plus, gagne les ombrages. Je m'étonne que ce soit fini si tôt. Craint-on que l'orage menace en fin d'après-midi, comme hier? Non, me dit un homme, c'est seulement que les danseuses sont fatiguées.

Les chants des danseuses sont remplacés pendant un moment par un chœur de lamentations venant du sakoa. Ce sont plusieurs femmes de la famille : elles se sont aplaties sur le sol, entièrement enveloppées dans leur lamba, à l'Ouest du cercueil.

En deux fois des troupeaux de boeufs vont ensuite traverser le centre du terrain au pas de course, à la fois excités et contenus par les hommes et les jeunes garçons qui courent et crient à leurs côtés, tandis qu'on tire de nombreux coups de fusil. Chaque troupeau regroupe tous les boeufs d'un village. Après leur passage le silence tombe sur l'assemblée immobile.

Autant d'arbres, autant d'ombres, autant de groupes, petits ou importants, les uns muets, les autres en conversation. Cependant quelqu'un amène devant le groupe des hommes un petit boeuf. Ce doit être quelque gendre qui présente son offrande aux parents de Tsilombiry. J'entends dire : "ils n'en veulent pas", pendant qu'on ramène le boeuf. Deux autres petites bêtes viendront ensuite ensemble : "ils n'en veulent pas non plus". Enfin ce sera le tour d'un gros boeuf qui, lui, sera accepté. Et l'acceptation est signifiée par plusieurs coups de feu commandés aux propriétaires des fusils.

Immobilité et silence à nouveau, troublés un moment par un nouveau passage de boeufs, ceux d'un autre village encore. Silence pas tout à fait pour tout le monde, car dans le groupe des hommes certains se sont réunis pour boire de l'alcool, et un autre petit cercle de buveurs s'est formé dans l'ombre du sakoa au cercueil. Ces derniers s'agitent et ont souvent le verbe haut, tandis que dans le premier groupe Tsiombotse, le tsimahaivelo se dresse parfois brusquement avec de grands éclats de voix. Il y a quelques années on ne voyait pas de toaka aux enterrements, ou peu, mais il semble qu'il devienne de plus en plus un élément de toute réunion, même restreinte (par exemple au sandratsse chez Tsarasene le mois dernier). Cependant on n'en distille pas encore par ici, alors que cela se fait depuis longtemps plus à l'Ouest, du côté de Bekitro. Je crois qu'il y a aussi de plus en plus de vendeurs de tabac : aujourd'hui j'en ai vu trois au moins avec leur gros rouleau de corde de tabac (ce tabac vendu en fraude par des colporteurs vient de la région située au Sud de Fianarantsoa ; les feuilles sont tressées en une grosse corde qui par ici est débitée au prix de vingt-cinq francs l'empan - longueur couverte par les doigts très écartés).

Vers une heure, une douzaine d'hommes et de femmes

mélangés se mettent sur une ligne Nord-Sud, tournée vers l'Est, au Sud du sakoa du cercueil. A l'extrémité Sud de l'alignement, une femme extrait d'un chapeau, un à un, des billets qu'elle donne au fur et à mesure à son voisin, qui les fait passer au suivant, et ainsi de mains en mains jusqu'au douzième où les billets reprennent place dans un autre chapeau. C'est le "basimèna", le cadeau que chaque femme entrée par mariage dans la famille où a eu lieu le décès reçoit de sa famille d'origine. Les membres de celle-ci viennent de faire entre eux la collecte, puis ils se sont alignés et ont fait passer tout l'argent recueilli jusqu'à la bénéficiaire qui se tient en bout de ligne. Peu après d'ailleurs une autre famille forte d'une vingtaine de personnes procède à la même opération. Leur alignement, à l'Est du cercueil, est cette fois orienté en Est-Ouest et tourné vers le Sud. Je crois finalement que l'orientation n'a ici aucune importance. Cette fois c'est un homme, à l'extrémité Est, qui sort les billets d'un chapeau, et ils aboutissent à l'Ouest dans un autre chapeau tenu par une femme. La marche des billets se fait en silence mais lorsque c'est fini, au lieu de se disloquer comme le groupe précédent, celui-ci se met à danser sur place en chantant. Puis toujours dansant, par un mouvement presque insensible et en perdant son alignement, il se rapproche du cercueil et enfin se masse devant ce dernier, côté Est. Il y continue longtemps chants et danses. On entend des voix, on voit des têtes et des bras qui s'agitent, mais rien de plus, car un épais cordon de spectateurs s'est formé et les entoure.

Il y aura encore une troisième distribution de basimèna, sur une ligne disposée comme la première (en Nord-Sud, au Sud du sakoa). Celle-là aussi se terminera par une danse qui se rapprochera lentement du sakoa et finira par se fondre avec le groupe précédent, qui continuait à chanter et danser devant le cercueil avec

parfois l'appoint de l'accordéon.

L'alcool fait des siennes : des éclats de voix proviennent souvent des buveurs près du cercueil. L'un d'eux sort du groupe, très excité, va et vient; d'autres essaient en vain de le calmer. Finalement on le ceinture et on l'éloigne de force.

Le remue-ménage provoqué par les buveurs déplaît à Rengovy, et aussi à Rehovora, ancien soldat qui habite à Analamahery. Rehovora traverse l'espace libre en criant: "Arrêtez de boire du toaka. S'il y a de la bagarre les gendarmes viendront et nous aurons des histoires avec le Fanjakàna (la puissance publique)". Mais aussitôt après passe en gesticulant un garçon d'un peu plus de vingt ans dont l'excitation doit certainement quelque chose à l'alcool et qui crie : "Achetez du toaka, on est libre de boire du toaka".

De toute façon c'est la fin de la réunion. Un troupeau est amené, non pas pour passer au pas de charge au milieu de l'assemblée, comme précédemment, mais calmement, jusqu'auprès du sakoa où se trouve le cercueil. Et il n'est pas formé uniquement de boeufs, mais il comporte aussi des vaches et des taureaux : c'est le troupeau de la famille de Tsilombiry, qui va l'accompagner jusqu'à l'endroit où il reposera. Il est trois heures quarante. Le cercueil est resté attaché sur une sorte de brancard comportant quatre barres transversales débordant de chaque côté. Huit hommes saisissent les extrémités des barres, les posent sur leur épaule et partent, précédés par deux drapeaux attachés en haut de perches ; l'un est un linceul à larges rayures, l'autre une chemise d'homme blanche.

Le cortège s'est mis en marche vers l'Ouest : le troupeau, le cercueil et ses drapeaux, et puis une partie de l'assistance qui s'ébranle peu à peu et suit de loin,

par petits paquets. Le reste des assistants vont partir vers leurs villages. Ceux qui viennent de loin ont d'ailleurs commencé à quitter la cérémonie dans le courant de l'après-midi.

On s'arrête à cinq cents mètres environ, juste avant d'arriver à la rivière Manambovo. Dans le même alignement Nord-Sud que quatre tombeaux déjà anciens, un emplacement a été préparé, marqué par plusieurs tas de grosses pierres. Le cercueil est déposé en attente à l'Ouest de cet emplacement, et tout le monde s'assied. A l'Ouest il y a les femmes, celles de la famille près du cercueil, les autres dispersées contre des buissons. Rengovy et une douzaine d'hommes ont pris place au Sud-Ouest, le reste étant éparpillé au Sud. Rien ne se passe, on semble attendre. Enfin apparaît Tsiombotse, le tsimahaivelo, ordonnateur des cérémonies funèbres. Il est encore excité par l'alcool. Il va et vient parmi les tas de pierres, s'assoit parfois au centre devant l'emplacement de la tombe, jambes croisées sous le menton, regardant vers l'Est, immobile pendant un moment. Puis il se relève, arpente l'espace, à plusieurs reprises se dirige vers tel ou tel petit groupe et y apostrophe violemment un homme, geste de menace à l'appui ; et ensuite retourne s'asseoir, immobile. Lui seul est actif, mais je ne comprends pas ce qu'il fait, ou veut faire, je n'ai jamais vu cela. Le toaka y est sans doute pour quelque chose. Tous les autres sont immobiles et silencieux. Enfin Tsiombotse demande qu'on amène un boeuf. A partir de ce moment l'action finale est déclenchée.

D'abord, capture du boeuf dans le troupeau qui est resté à côté (d'autres fois je l'ai vu, attaché d'avance, qui attendait l'arrivée du cercueil). C'est une poursuite qui se perd dans les bosquets d'arbustes, menée par plusieurs jeunes gens dont l'un tend à l'extrémité

d'un bâton un noeud coulant qu'il faut passer à une patte de l'animal galopant. Au bout de peu de temps le groupe revient avec le boeuf pris par une patte de derrière. Il est amené à l'Ouest de l'emplacement du tombeau, couché, disposé tête à l'Est, égorgé. Tsiombotse recueille sur une branchette feuillue du sang qu'il va secouer sur les tas de pierres. Le creusement de la fosse peut maintenant commencer, avec, comme d'habitude, des outils dont les manches de fortune viennent d'être coupés sur place.

Certains en sont toujours au creusement que d'autres apportent le couvercle du cercueil, très volumineux, et le déposent au Sud. Lorsque le trou est terminé, profond d'une quarantaine de centimètres seulement, il est cinq heures. Tsiombotse, resté seul sur l'emplacement du tombeau, se dresse face à l'Occident et crie plusieurs fois : "Zanahàry - Zanahary" (Dieu) ; puis aux femmes de la famille : "Levez-vous".

Les femmes se lèvent et se déplacent de quelques pas pour se regrouper juste dans l'axe du tombeau, toujours à l'Ouest. Des hommes reprennent les barres du brancard et apportent le cercueil, escorté des deux drapeaux, près de la fosse. Ils le déposent près du bord Nord, le détachent, le soulèvent et le disposent dans la tombe. Les linceuls qui le recouvraient sont retirés, puis un à un pliés et soigneusement déposés en long à l'intérieur du cercueil. La plupart sont les linceuls habituels aux larges bandes noires, brunes et blanches, mais il y a aussi des pièces d'étoffes de couleurs vives, de celles dont on fait les robes, offertes sans doute par des parents peu fortunés. Pour finir, une chemisette kaki est étalée au milieu du cercueil, et un short sur les pieds (côté Ouest). C'est la première fois que je remarque des vêtements enfermés dans un cercueil.

Pendant ce temps une partie de l'assistance a

formé un cercle serré autour de la fosse. Certains sont seulement spectateurs, mais l'accordéon s'est mis à jouer, et les femmes l'accompagnent en frappant dans leurs mains. Ceux qui s'occupent du cercueil crient à chaque instant : "les fusils, les fusils", et des coups de feu partent, tirés à l'Est et au Sud-Est.

On apporte le gros couvercle, creusé d'une seule pièce dans un tronc d'arbre, comme le cercueil. On le met

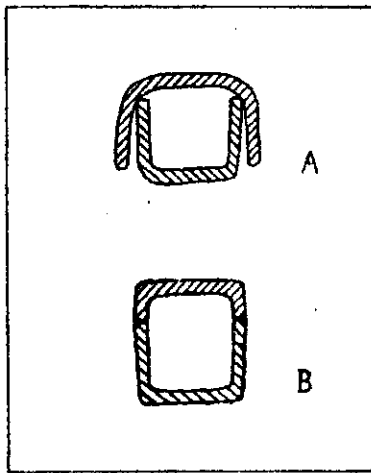


Fig. 6 : deux coupes
de cercueils

en place sur le cercueil qu'il encapuchonne entièrement, pendant que des coups de fusil retentissent à nouveau (d'autres fois les deux pièces de bois s'adaptent l'une sur l'autre - croquis A et B). On dépose à côté, dans la fosse, les bois qui formaient le brancard, puis l'entassement des pierres commence. Une vingtaine d'hommes et de femmes y participent : ils vont une à une chercher les grosses pierres dans les tas dispersés tout autour et les déposent sur le cercueil et sur le tas de terre fraîche qui n'a

pas été repoussé dans le trou. Rengovy et son groupe restent assis comme ils l'ont été pendant toute la cérémonie. Mais le nombre des porteurs de pierres diminue assez vite. Alors que généralement la participation des femmes est réduite, aujourd'hui ce sont elles qui font le plus gros du travail, et il faut rappeler les hommes qui s'éloignaient au bout de quelques minutes.

En un quart d'heure est constitué un gros tas de pierres qui fait complètement disparaître le cercueil. La fin est saluée par une dernière salve des fusils. Il est cinq heures et demie. D'habitude le peu de monde restant

se disperse alors. Aujourd'hui, dans l'assistance encore relativement nombreuse, personne ne bouge. A la suite de quelques isolés cependant, je m'en vais au bout d'un moment. Ceux qui restent sont presque tous des étrangers, et ils doivent attendre leur part de viande. Les cornes du boeuf seront en effet déposées sur le tombeau lors de son inauguration, et sa chair est fady pour tous les habitants d'Antanandava et d'Analamahery.

CHAPITRE X

NOVEMBRE 1972 - CONJURATION CONTRE LA FOUDRE

Dimanche 19 novembre

Retsizafe est venu me trouver en fin d'après-midi : "Tokoembelo te fait dire de venir tout de suite. Il est chez Talilie".

Il y avait là un homme d'une trentaine d'années, un ami, arrivé ce matin ; et même plus qu'un ami, comme me l'avait expliqué ce midi Talilie en venant me demander du riz pour lui, car il avait fait le "fate-drà" (serment du sang) avec Tokoembelo. Il vient d'assez loin à l'Ouest, s'appelle Mañoritsòà et est, comme je n'ai pas tardé à l'apprendre, ombiasa.

Donc, m'a expliqué Tokoembelo quand je suis arrivé chez Talilie, autrefois son père avait eu deux gros boeufs tués par la foudre ; et l'année dernière, dix chèvres que gardait Makemana ont également été foudroyées. L'ami connaît les "fanafòly gàsy" (médications malgaches) qui écartent ce danger des maisons, des arbres, etc., et on va procéder maintenant à l'opération.

Mais il faut d'abord que chaque maison donne un billet de cinquante francs. Mañoritsoa en a déjà plusieurs posés devant lui sur la natte, et j'y ajoute le mien. Il me montre ce qu'il a apporté : une petite corne pleine d'une matière noire, qu'il a toujours dans sa poche et qui

lui permet de ne pas craindre la foudre, et trois morceaux de bois longs de huit à dix centimètres, dont le plus gros a le diamètre d'un crayon. Celui-là, qui s'appelle "tsi-matendrèò", est un morceau de tige ; les deux autres, rougeâtres et un peu tors, des morceaux de racine de mandaditsàra et rahàva. Ce sont tous des arbres de la forêt.

Mañoritsoa demande de la graisse de boeuf, mais pas n'importe laquelle : il faut de la graisse prélevée sur la viande d'un boeuf tué à l'occasion d'un enterrement. Sandiry en apporte des raclures plein sa main. Mañoritsoa n'en prend qu'une partie, en fait une petite boule, et la dépose sur quelques braises qu'il a placées devant lui. Puis, tenant au-dessus de ce brûle-parfum les billets de cinquante francs soigneusement étalés l'un sur l'autre et surmontés de la corne noire, il commence à parler : "Je demande...". Il demande pour nous tous, c'est-à-dire pour tous ceux qui habitent autour de Tokoembelo, et qu'il cite nommément, aidé par Tokoembelo (celui-ci en oublie d'ailleurs quelques-uns, ou plutôt quelques-unes, que je lui rappelle), d'être épargnés par la foudre, mais aussi d'une façon générale d'obtenir tout ce qui est bon. Il parle vite et je comprends mal, mais pour moi par exemple, il cite l'automobile et il demande que j'aie beaucoup d'argent ; il insiste, beaucoup d'argent.

Son monologue dure peut-être deux ou trois minutes, puis nous sortons. Nous allons au mortier, cylindrique et étroit, qui est planté sous le sakoa devant la case de Ranomita. Il a demandé à Talilie d'apporter un seau d'eau et un bol ou cuvette, mais il refuse à cause de sa couleur la cuvette rouge dont Talilie s'était d'abord munie.

Il demande à Talilie de laver d'abord le mortier. Elle y verse de l'eau, nettoie à la main le rebord, et avec le pilon qu'elle a d'abord rincé, elle fait rejaillir

l'eau jusqu'à épuisement. Le mortier est alors à nouveau rempli d'eau, jusqu'en haut. Ouvrant son couteau, Mañoritsoa racle au-dessus un peu de la surface de ses trois bâtonnets ; successivement une des racines, la tige et l'autre racine. Tokoembelo a appelé à grands cris tous les habitants, et toutes les maisons se sont vidées ; des présents au village, il ne manque que Tonaze et son bébé, arrivés avant-hier, qui ne veulent sans doute pas s'exposer au mauvais temps (il a beaucoup plu aujourd'hui, il tombe encore quelques gouttes, et il souffle un vent très froid).

Nous sommes donc là nombreux à observer l'opération. Quand il a fini de râper ses petits morceaux de bois, Mañoritsoa agite avec une cuillère l'eau sur laquelle nagent les raclures ; puis il boit de cette eau, à la cuillère, sept gorgées ; ensuite, par trois fois, vidant avec la cuillère un peu d'eau dans le creux de sa main gauche, il s'en mouille le crâne ; enfin il nous invite à en faire tous autant : boire trois gorgées d'eau, et nous asperger la tête d'une cuillerée versée dans la main.

Tokoembelo commence, puis Fiadana, puis moi, puis les enfants mâles, du plus âgé au plus jeune, en finissant par Velosoa, radieux de participer à la cérémonie. Puis les femmes, qui sont dix au total, prises dans l'ordre des âges décroissants, de Ranomita à Kalasoa.

Pour chacun, Mañoritsoa compte les cuillerées bues : "un, deux, trois". Vakinane dormait dans le dos de Zafenala ; il demande à cette dernière de boire trois cuillerées supplémentaires et de mettre un peu d'eau sur la tête de Vakinaze. Zanoro fait absorber trois petites gorgées à sa fille et lui mouille la tête. Imaria se contente de mettre un peu d'eau sur la tête de son bébé.

Dernière opération : Mañoritsoa demande qu'on lui apporte un bol ou cuvette de chaque maison, et il les remplit au mortier, en faisant sauter l'eau du creux de sa

main. Chacun maintenant doit aller asperger de cette eau sa maison, les arbres voisins, l'enclos à boeufs, la charrue..., tout ce qui est important. Pour moi, il m'explique : "sur le toit des maisons, et quelques gouttes aussi à l'intérieur ; sur les arbres, en particulier le sakoa devant la maison, sur la bicyclette, sur l'auto (il insiste sur cette dernière), sur le portail du jardin, ainsi que sur les sakoa qui s'y trouvent". Je pars d'abord. mon bol à la main, vers le jardin, accompagné par Sandiry qui au passage asperge le pourtour du parc à boeufs. Puis tandis qu'il continue par l'enclos des cactus, je reviens vers la maison, où je pratique scrupuleusement l'opération suivant les indications reçues ; Tokoembelo y passe pour s'assurer que je fais cela dans les règles. Et puis c'est fini. Maintenant nous sommes donc à l'abri du tonnerre, qui a d'ailleurs roulé plus ou moins pendant toute la journée.

CHAPITRE XI

NOVEMBRE 1972 - INAUGURATION D'UN TOMBEAU

Jeudi 23 novembre

Tañamàna, le mari de Tsiampy, a été enterré au début de juillet de l'année dernière. En janvier, le tombeau était terminé, à l'exception du revêtement de ciment et

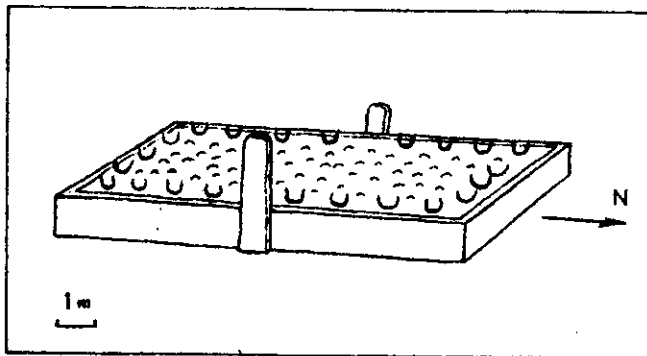


Fig. 7: aspect habituel d'un tombeau

des deux vatolahy, les deux pierres dressées au milieu des faces Est et Ouest. On m'avait dit qu'on irait chercher ces dernières très loin vers l'Ouest, au-delà même de la grosse rivière Menarandra qui marque la limite occidentale de l'Androy. On peut

là-bas obtenir de très grandes dalles grises régulières, beaucoup plus belles que celles que j'ai déjà vu façonner au bord de la Manambovo non loin du tombeau de Tañamana. La famille de ce dernier les trouvait trop grossières. Mais la Menarandra n'est pas franchissable pendant la saison des pluies, m'avait-on dit, et c'est pourquoi on attendrait encore plusieurs mois avant de terminer le tombeau. Mais finalement ces projets grandioses ont été abandonnés. Les

fameuses dalles ont été remplacées par de simples parallélépipèdes de maçonnerie et je vois, en ce qui concerne la finition artistique tout au moins, qu'on n'a pas fait appel à un maçon des plus capables.

L'inauguration du tombeau était prévue pour vendredi dernier. Le revêtement de ciment était effectivement terminé, bien lissé, mais pas la peinture, et la cérémonie avait été reculée de quelques jours. Tokoembelo est venu hier soir me dire que c'était pour aujourd'hui. Ce matin il devait d'abord aller dans un petit village au Nord-Est pour échanger un boeuf. C'est une opération fréquente à l'approche d'une cérémonie. Tokoembelo doit en effet fournir un boeuf, en tant que frère de Tsiampy. Il a troqué aujourd'hui une jeune bête peu encornée contre une vache, vieille, trop vieille pour avoir encore des veaux, mais dont les cornes feront très bien sur le tombeau de Tañamana. Tout le monde y trouve son compte. On peut à cette occasion, m'a dit Tokoembelo et m'a confirmé aujourd'hui Tsiombotse, sacrifier indifféremment un boeuf, une vache ou un taureau.

Je suis arrivé à Antanandava à neuf heures et demie. Une dizaine de femmes se tenaient sous le sakoa à l'Ouest de la case de Tañamana, autant sous l'abri de branchages au Nord de la case, et une quinzaine d'hommes avaient cherché l'ombre sous les famata à l'Est. Trois femmes étaient étendues, complètement enveloppées dans leur lamba - l'une d'elles sans doute était Tsiampy - deux à côté de la maison et une à côté du grenier situé quelques mètres à l'Est, mais toutes sur le côté Ouest de ces constructions. On entendait leurs lamentations monotones, qui se sont arrêtées au bout d'un moment puis ont repris plus tard, à plusieurs reprises.

Je vais m'asseoir sous les famata. Quelques personnes arrivent encore. Hommes ou femmes, tout le monde est dans ses habits de tous les jours. Il n'y a d'ailleurs guère

que des habitants d'Analamahery et d'Antanandava, avec naturellement le tsimahaivelo Tsiombotse. Le temps passe lentement à parler de choses et d'autres. Quelqu'un arrivant d'Andalatanosy dit qu'hier il est tombé des grêlons si gros que des boeufs ont été tués, et que l'on craint aussi la mort de deux garçons qui n'ont pas reparu. Ont-ils été tués également par la grêle, ou emportés par les eaux en crue? A Analamahery nous avons eu aussi de la grêle hier, pour le troisième jour de suite, mais de grosseur normale. Je crois n'avoir jamais vu dans l'Androy une période de pluies aussi abondantes, en particulier pour ces trois derniers jours, pendant lesquels le tonnerre a grondé plus ou moins toute la journée.

Un peu après midi le fils aîné de Tañamana (une trentaine d'années - ce n'est pas un fils de Tsiampy) est envoyé chercher les boeufs. Peu après, se levant, Rengovy et Tokoembelo me disent de les suivre "à la maison". Quelques hommes nous accompagnent, et à une cinquantaine de mètres de celle de Tañamana nous pénétrons dans une petite case dont les murs sont partie en terre et partie en bozaka. Nous sommes huit hommes, à qui des femmes apportent le repas : une grande cuvette de manioc avec voanjobòry (voisin de l'arachide, mais les graines sont rondes), deux cuvettes plus petites de pìke (cossettes de patate séchées), et pour moi un grand bol émaillé de riz additionné d'un peu de lait caillé. J'en mange la moitié, passe ensuite le bol à Tokoembelo et termine avec tout le monde les cuvettes de manioc et de patate.

Nous venons de finir quand arrive Fañanae, dont la maison est à deux cents mètres. "Pourquoi n'êtes-vous pas venus chez moi? demande-t-il à Rengovy - Nous avons mangé ici" répond ce dernier. Mais Fañanae insiste et finalement Rengovy se lève, avec un autre homme, et me dit de le suivre. Nous allons à la case de Fañanae, où sa femme nous

apporte bientôt des morceaux de viande de mouton. Quand nous avons fini, nous passons à une cuvette de manioc et voanjobory avec laquelle la femme a apporté quatre cuillères, trois en aluminium pour les invités, une en bois pour Fañanae. Celle-ci est visiblement neuve. Le manche est joliment décoré de fines sculptures géométriques. Autrefois on n'en utilisait pas d'autres, avant l'arrivée des cuillères en fer ou en aluminium sur les marchés. Les vieilles personnes en possèdent encore mais ne s'en servent plus, et il est bien rare d'en voir une neuve. Celle-ci a été taillée par un homme qui habite loin à l'Ouest, me dit Fañanae.

Cependant nous entendons quelques coups de fusil, les premiers. Je demande si c'est parce que les boeufs sont arrivés, et on m'assure que non, qu'ils ne doivent pas encore être là. Pourtant quand nous rejoignons peu après l'enclos de Tañamana, non seulement deux boeufs ont été amenés, mais ils ont déjà été tués. Les bucranes ont été détachés, et on commence à les dépecer. L'un est derrière le grenier, l'autre dans le grand espace libre devant la maison.

Les bucranes anciens, qui datent de l'enterrement de l'année dernière, ont été apportés. Pendant que les uns découpent les boeufs au couteau et à la hache, d'autres enduisent soigneusement de sang frais les vieilles cornes sur toute leur longueur, et pour la plupart aussi, l'os frontal sur lequel elles sont plantées. Les deux paires de cornes nouvelles ne sont pas, elles, frottées de sang.

Dès que toutes les cornes sont prêtes des hommes s'en saisissent sans cérémonie. Les uns portant une paire, les autres deux, en un groupe compact auquel se sont joints les deux porteurs de fusil, ils se dirigent vers le tombeau qui n'est qu'à quelques centaines de mètres à l'Ouest du village. A côté se trouve le tombeau du père de Fañanae,

inauguré en juillet dernier. Les deux tombeaux sont des constructions carrées d'une dizaine de mètres de côté. Les murs de maçonnerie ont environ un mètre de haut. Le cercueil se trouve au centre, sous l'entassement des pierres sèches qui remplissent l'intérieur du tombeau. La décoration consiste, sur les quatre faces, en dessins géométriques tracés dans le ciment et mis en évidence par des aplats de peinture blanche. Ils sont recherchés et d'une exécution très soignée pour le tombeau du père de Fañanae, très simples au contraire et tracés d'une main bien malhabile sur celui de Tañamana.

Dans un rayon d'une vingtaine de mètres autour du tombeau, les buissons ont été arrachés ou coupés au ras du sol, puis repoussés à l'extérieur de cet espace dénudé. Le long du tombeau, côté Ouest, sont déposés les bidons éclaboussés de blanc qui ont servi au maçon. On apporte onze paires de cornes, y compris les deux nouvelles d'aujourd'hui. Dès qu'ils arrivent, les hommes les posent sur le tombeau, et plusieurs y montent. Les femmes cependant, qui se sont mises en marche bien après les hommes, sont encore à mi-chemin du village.

Il semble que la bonne mise en place des bucranes ne soit pas une chose évidente. Les avis contradictoires fusent de tous les côtés du tombeau, et ceux qui y sont montés placent et déplacent leurs trophées pendant cinq minutes avant de trouver leur position définitive. Certains n'auraient voulu voir que quatre paires de cornes sur le côté Est. Finalement il y en a cinq, les plus belles, en particulier les numéros deux et quatre ; mais le numéro trois, au milieu, peu visible derrière la vatolahy, est plus modeste. Côté Ouest, il y a trois paires, regardant vers l'Est comme toutes les autres. Et les trois dernières se trouvent, une sur le côté Nord, deux sur le côté Sud.

Les femmes, une vingtaine, sont venues prendre

place près du tombeau, côté Ouest. Les plus proches de Ta-
 ñamana, complètement enveloppées dans leur lamba, se sont
 aplaties sur le sol, les autres sont seulement assises. Des
 lamentations monotones s'élèvent de leur groupe pendant que
 sur le tombeau les hommes assujettissent les bucranes entre
 les pierres. Un homme posté à l'extérieur observe en enfi-
 lade les cinq de la face Est et veille à leur alignement
 correct.

Deux femmes ont apporté plusieurs cuvettes de tôle
 émaillée blanches et un grand bol bleu, tout cela tout neuf,
 et aussi des cuillères. Lorsque la mise en place des cornes
 est terminée on cherche, avec à nouveau de nombreux tâton-
 nements, la meilleure disposition pour les cuvettes. Il y
 en aura plusieurs côté Est et une côté Nord. Tsiombotse
 surveille les opérations et dit de les défoncer, ce qui est
 fait à coups de pierre, le fond posé sur un caillou pointu.
 Car, m'explique-t-il, il est des gens qui n'auraient pas
 peur de venir voler cette vaisselle sur les tombeaux si
 elle était en bon état. Une ou deux grosses pierres sont
 posées dedans pour que le vent ne les emporte pas.

Tout étant en ordre sur le tombeau, à l'angle Sud-
 Est les deux possesseurs de fusil commencent à faire parler

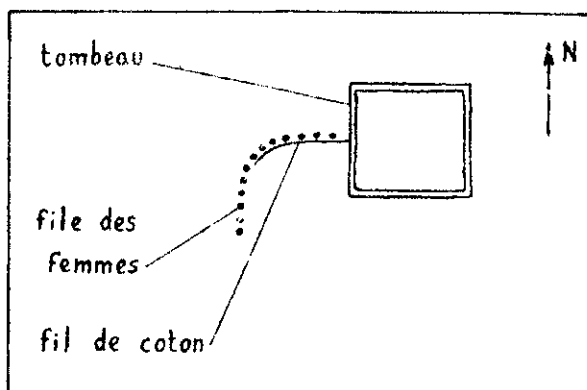


Fig. 8 : départ du tombeau

leurs armes, tournés vers
 l'Est, leur provision de
 cartouches étalée à côté
 d'eux sur le sol. Les fem-
 mes se sont levées derriè-
 re le tombeau, mais elles
 ne s'éloignent pas encore.
 Elles se sont mises en fi-
 le indienne en formant un
 quart de cercle qui, par-
 tant du milieu de la face

Ouest, se recourbe vers le Sud. L'une derrière l'autre, tournant le dos au tombeau, chacune a une main posée sur l'épaule de la précédente. Les premières de la file, à l'extrémité Sud, ne sont pas de la proche famille. Les femmes de la famille forment la deuxième moitié de la file, celle qui vient jusqu'au tombeau. Et celles-là tiennent dans leur main libre un fil de coton dont l'extrémité est attachée à un petit morceau de bois posé sur le tombeau (c'est un morceau de bois noir, qui a été au feu, mais est-ce obligatoire?). Tsiombotse, seul homme à être resté de ce côté du tombeau, maintient l'extrémité du fil et le petit morceau de bois.

La file des femmes se met en marche, et Tsiombotse coupe le fil au ras du mur. Après quelques pas, les femmes laissent tomber le fil, et leur alignement se disloque rapidement. Le sens de cette cérémonie, m'explique-t-on, c'est de marquer la coupure entre le monde des morts et le monde des vivants : tout étant terminé, l'ensemble des vivants s'éloigne, laissant seul dans son tombeau, près duquel on ne devra plus revenir, celui qui s'en est détaché.

En fait le moment de partir n'est pas encore tout à fait arrivé : on attend que les deux fusils aient épuisé leurs munitions. Ils sont près de l'angle Sud-Est du tombeau, les hommes se tenant en retrait de quelques pas vers le Sud. Les femmes attendent en petits groupes vers l'angle Sud-Ouest. L'un des fusils refuse souvent de partir, ou quand il le fait, c'est avec un petit bruit discret qui fait rire tout le monde. On attend près de dix minutes la dernière cartouche, et aussitôt après tout le monde se lève et prend la direction du village.

Ce sont les femmes encore une fois qui viennent derrière. Les plus proches de Tañamana ferment la marche, nettement en arrière. Elles avancent à petits pas, la tête recouverte par leur lamba, en se lamentant : "o Bába e...

O Baba e..." (O Père), en reprenant leur souffle dans une grande inspiration à demi sanglotée. Tout à l'heure lorsqu'elle s'est relevée derrière le tombeau, j'ai vu le visage de Mèrae, fille de Tsarasene, inondé de larmes. Tañamana pourtant n'était que le dernier mari de sa tante Tsiampy. Les yeux de la mère de Tañamana étaient secs, mais elle avait l'air bien triste. C'est elle sans doute, la pauvre vieille, qui est la plus affectée. Elle doit être bien âgée, car Tañamana ne devait plus être loin de la soixantaine.

Habituellement, le jour de l'inauguration d'un tombeau, on brûle ensuite la maison du défunt. Mais ce ne sera pas le cas de la maison de Tañamana. On la laissera s'effondrer d'elle-même, parce que Tañamana était possédé, ou tout au moins visité parfois, par un esprit "kokolampo". C'est ce que j'avais déjà vu une fois à Analamahery, après un décès survenu en 1966. Quelques hommes s'emploient seulement à démolir les deux petits abris qui avaient été construits devant la maison au moment du décès. Tâche facile, le temps ayant déjà plus qu'à moitié fait le travail.

Leurs restes sont emportés et jetés contre la haie d'agaves Ouest de l'enclos.

Cependant dès l'arrivée au village, un groupe compact s'est reformé près de l'angle Nord-Ouest de la maison de Tañamana. Il n'y a pas que la proche parenté, puisque j'y vois par exemple Rengovy et quelques autres. Tous sont assis, tournés vers l'Est, avec devant eux un étalement d'objets ménagers : des marmites surtout, les bidons utilisés pour la peinture et que l'on vient de rapporter du tombeau, et une cantine en bois surmontée de divers objets.

Tout cela se trouvait autrefois dans la case de Tañamana. Après sa mort les choses ont été entreposées dans le grenier à provisions, et maintenant une dernière cérémonie va les rendre utilisables à nouveau. Mais on attend

d'abord la fin de la démolition des abris. On va, m'a expliqué Tokoembelo, couper la crête d'un coq ; non pas tuer l'animal, mais enlever seulement un petit bout de crête et faire couler le sang dans un bol d'eau. C'est Tsiombotse qui tient d'une main le bol avec son eau rougie, de l'autre un bouquet de feuilles de sakoa. Il fait plusieurs fois le tour du groupe des gens assis, semblant examiner si tout est bien en ordre, enjoignant brutalement à quelques hommes qui l'avaient gardé de retirer leur chapeau. Puis, avec le bouquet de feuilles trempé dans le bol, il asperge le groupe et le tas d'objets. Il parle aussi, mais bas, et je ne saisis pas un mot. Plusieurs fois encore il fait le tour du groupe en projetant à nouveau un peu d'eau, puis brusquement, sur un ton coléreux, selon son habitude, il ordonne à tous de se lever. Cette fois c'est fini, toutes les cérémonies ont été accomplies.

La fraction de l'assistance qui n'est ni d'Antanandava ni d'Analamahery ne s'est guère préoccupée de ce qui se passait et a déjà commencé à quitter les lieux en emportant la viande des deux boeufs. Comme ils ne sont pas nombreux, la part de chacun est importante. J'ai vu deux hommes partir, portant sur l'épaule une longue perche à laquelle étaient suspendus plusieurs quartiers de viande. Il est près de trois heures, et je m'en vais moi aussi.

CHAPITRE XII

DECEMBRE 1972 - PREMIERS TRAVAUX D'UNE NOUVELLE ACCOUCHEE

Samedi 2 décembre

Tonaze est arrivée à Analamahery il y a deux semaines, le 17 novembre exactement. Les trois mois réglementaires après l'accouchement étant écoulés, Sindrekia avait demandé à sa mère Volaily d'aller la chercher. Elles arrivaient à quatre en fin de matinée, en file indienne, après avoir fait tout doucement, en deux étapes, les vingt kilomètres du trajet. Volaily marchait devant avec le bébé dans son dos, suivie par sa fille Vasiandro (treize ans, mariée à Ankara) portant les bagages sur sa tête, une grosse soubique (corbeille de vannerie légère) surmontée d'un rouleau de nattes dont l'axe était un paquet de joncs, matière première pour d'autres nattes. Puis venait Tonaze, et une tante fermait la marche. Tonaze était enveloppée jusque par-dessus la tête dans son lamba, et son visage était enduit d'un masque blanc.

Elles s'étaient d'abord reposées et avaient mangé chez Ranomita. L'après-midi, elles avaient aménagé la case neuve de Tonaze, dont le sol avait été terminé après l'éclosion des oeufs de la poule couveuse. Lorsque j'étais allé les voir, les nattes avaient été étendues, Vasiandro sortait tous les ustensiles de ménage d'une valise et d'une caisse en bois restées à Analamahery, et Tonaze donnait à boire au bébé, à la petite cuillère, un liquide

faiblement teinté en gris-vert qui était, disait-elle, une décoction de katrafày (arbre de la forêt à écorce très odorante).

Depuis lors, Tonaze restait dans sa maison. Volailly s'occupait des travaux domestiques. Elle n'est repartie à Ankara qu'avant-hier, après l'arrivée d'une jeune soeur de Tonaze. Celle-ci s'en va d'ailleurs dès aujourd'hui. Car maintenant Tonaze n'aura plus besoin d'aide, elle va pouvoir reprendre ses activités ménagères.

Après une naissance une femme reste en effet dans sa maison sans rien faire, ne s'occupant que de son bébé. Non seulement elle ne travaille pas au dehors, mais elle ne sort même pas - sauf pour satisfaire ses besoins naturels. Cette période de réclusion aura duré pour Tonaze trois mois et demi, mais ce délai n'est pas obligatoire. D'après Tonaze et Talilie ce doit être là un cas moyen. Car une femme isolée, me disent-elles, sans famille auprès d'elle, peut commencer à aller chercher eau et bois au bout de deux mois, ou même plus tôt encore en cas de nécessité ; alors que telle autre, au sein d'une famille nombreuse qui s'occupe bien d'elle, pourra se faire servir pendant six mois.

La reprise des occupations normales ne se fait pas n'importe quand. Il faut attendre un jour favorable, et c'est paraît-il le cas demain. Mais pour le "vintana" (divination), les jours ne sont pas comptés de minuit à minuit, mais de midi à midi. Et quand on dit que demain sera un bon jour, l'après-midi d'aujourd'hui fait déjà partie de ce jour favorable. Et en effet ce soir j'ai vu pour la première fois Tonaze revenir de la rivière avec un seau d'eau sur la tête.

Tonaze a préparé cette première sortie dès ce matin en appliquant un masque protecteur blanc sur son visage. Elle râpe du manioc sec sur une pierre rugueuse, ajoute quelques gouttes d'eau, et recouvre avec cette bouillie

tout son visage depuis la racine des cheveux jusque sous le menton. Elle renouvellera ce masque tous les jours pendant un mois. Cette durée est laissée à la discrétion de chacune. Il ne s'agit pas d'un remède, comme certaines bouillies de feuilles étendues sur le front en cas de maux de tête par exemple. Mais c'est pour éviter que noircisse le visage exposé au soleil et au vent. Tonaze a un teint très clair, mais de semblables masques sont préparés par des femmes de toutes nuances. Toute nouvelle accouchée en porte un lorsqu'elle recommence à sortir, et en même temps un lamba sur la tête, destiné également à la protéger du soleil (Tonaze laissera ensemble le masque et le lamba), mais il ne lui est pas réservé. N'importe quelle femme, si elle trouve que son teint perd sa fraîcheur, peut appliquer pendant quelques semaines ce traitement de beauté.

Dimanche 3 décembre

J'allais ce matin faire une visite à Tonaze. Elle n'était pas chez elle mais chez Talilie, allongée sur la natte, donnant le sein à son bébé couché près d'elle. Elle portait sur le visage un nouveau masque de manioc tout frais.

Son bébé, une petite fille, porte au poignet gauche un bracelet fait d'une ficelle. Quelques petites perles noires y sont enfilées et un petit morceau de bois y est attaché, qu'on me dit être un fragment de racine d'aloès vahontsòy. C'est Volaily qui l'a fabriqué. Les perles n'ont qu'un rôle décoratif, mais le morceau de vahontsoy est un "aòly" (médicament, toute substance douée de propriétés particulières), remède préventif qui éloignera du bébé les kokolampo et autres esprits néfastes.

Tonaze précise que ce bracelet doit obligatoirement être au poignet gauche. Pourtant il y a un mois et demi

j'avais vu chez Tsiampy deux bébés, un garçon et une fille, qui le portaient au poignet droit. Plus exactement, les bébés avaient à la main gauche un bracelet formé par quelques perles enfilées sur une ficelle fine, et on m'avait bien dit que ce n'était là qu'une parure, un amusement. Par contre ils portaient à droite une ficelle traversant deux fragments de racine de vahontsoy, et c'était là l'"aoly" confectionné par leurs mères qui les mettait à l'abri de dangers vagues pouvant rôder autour de la maison.